

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 19.

Prix du numéro: 7 centins.—Annonces, la ligne: 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

Montréal, Jeudi, 10 Mai 1883.

AVIS

Nous informons respectueusement nos abonnés que l'Index du volume XIII est prêt. Il sera envoyé immédiatement à ceux qui en feront la demande par carte-poste.

SOMMAIRE

TEXTE: Les Bas-Vestiers (suite), par Giulio.—A propos de Victor Hugo.—De Montréal à Lourdes (suite), par un Pèlerin.—Nos gravures: Louis Veuillot; L'expédition française dans le Haut-Sénégal en 1882; Dans la forêt. La raison du plus faible.—Une œuvre patriotique.—Bibliographie.—L'hon. M. Mousseau.—M. Xavier Marmier. Les visites domiciliaires en Russie.—Choses et autres.—Poésie printanière.—Amour et larmes, (suite), par Mary.—Une invention utile et de haute nécessité.—Les armes à feu et la guerre.—Soldat et sœur de charité.—Le tabac à priser.—Notes commerciales.—Nouvelles diverses.—Tribunaux comiques.—Les échecs.—Le jeu de dames.

GRAVURES: M. Louis Veuillot, mort à Paris le 7 avril: L'expédition française dans le Haut-Sénégal.—Campagne de 1882: Louise, la lionne de Médine: le marché de Bakel.—Dans la forêt. La raison du plus faible.

LES BAS-VESTIERS

(Suite)

Le Français est essentiellement sociable; seul, il languit et s'étirole. C'est une qualité qui, comme toute qualité morale, devient facilement un défaut. Les historiens nous assurent que ce fût le grand obstacle à la colonisation de la Louisiane: postés à de longues distances les uns des autres, les premiers colons ne pouvaient se résoudre à vivre ainsi isolés du monde. Aussi, perdaient-ils leur temps à se visiter et à se rendre même jusqu'à la ville pour apprendre quelque nouvelle.

Au Canada, la même qualité se remarque à première vue. Qui s'est arrêté à Québec ou à Montréal et n'a pas senti cette brise hospitalière le pénétrer jusqu'au cœur? Il en est pour qui elle a été le salut. Puis, n'avez-vous jamais été frappé de ce fait que je ne suis point le premier à relever, mais qui n'en est pas moins digne d'intérêt? Pendant que l'Anglais bâtit sa maison aussi loin de la rue qu'il le peut, et l'entoure d'un double rideau d'arbres, le Français, lui, la bâtit sur le bord du trottoir: il veut voir et être vu, il veut, même chez lui, jouir de la société. Au reste, pourquoi appuyer sur ces faits d'observation? Les fêtes homériques des vieux Canadiens et les réunions d'amis très fréquentes encore sont la meilleure preuve de cette qualité native.

Est-ce le même instinct, ou bien sont-ce réellement les affaires? Toujours est-il que le paysan manseau connaît plus d'une tentation sous ce rapport; et, je dois le dire, il ne sait guère y résister.

Chaque semaine, il y a le marché; chaque mois ou à peu près, il y a la foire. Il s'y rendra assidûment. Rien de plus pittoresque qu'une de ces foires champêtres dans l'une des petites villes du Bas-Maine. Vous y trouvez reflétées au vif les mœurs des quatre provinces du Bas-Maine, du Haut-Maine, de la Normandie et de la Bretagne, et, bien qu'imprégnées de la vieille foi et de la vieille simplicité passées, elles n'en sont ni moins pures ni moins originales. Il faut avoir troqué Pégase contre un cheval d'omnibus, pour ne pas s'en éprendre.

Dès le point du jour, la petite ville se lève en liesse: les hôtels s'animent, les boutiques s'ornent et les rues se remplissent. Le fouet autour du cou, le riche Normand crie haut derrière le nombreux troupeau qu'il vient mettre en vente et dont il se montre justement fier. Son ton altier et sa haute stature contrastent étrangement avec la voix timide et la petite taille du Breton. Tout à l'heure, ils se rencontreront sur le terrain des affaires, et, dans ce combat de l'intelligence, le Celte aura son tour. Quant au Bas Vestier, on sent qu'il est chez lui: à l'aise avec le Normand, auquel il a plus d'une fois rendu des points, à l'aise avec le Breton, qu'il aime comme un frère d'armes, il saura se tirer honorablement d'affaires avec l'un et l'autre, et, au

besoin, dire au premier: à *Normand, Normand-et-demi*, et au second: *N'entends quette*. Le Normand a le teint fleuri, le Manceau et le Breton sont plutôt bruns.

Mais quel est ce grand gaillard pâle, aux yeux bleus, à l'aspect languissant? Il est, il faut le reconnaître, plus élégamment vêtu que les autres, il a les mains plus blanches, la moustache mieux cirée. Serait-ce un Manceau? Hélas! oui, mais expliquons-nous, ce n'est pas le Manceau du vrai Maine, du Maine qui se leva pour son Dieu et pour son roi, c'est le Manceau de la Sarthe, le Manceau défiguré au contact de la fausse civilisation moderne, le Manceau tel qu'il est devenu sous l'influence des journaux orduriers de la République actuelle. Ses pères ne le reconnaîtraient pas; ses anciens frères ne le reconnaissent pas non plus, et, tout à l'heure, ils lui prouveront bien, même qu'en affaires, l'étude des livres et l'expérience valent cent fois les polissonneries d'un chroniqueur ignorant.

A huit heures, tout le monde est à ses pièces: le marchand à son comptoir, le charlatan sur sa voiture peinte à grands ramages et le paysan sur la place. C'est, jusqu'à midi, le temps des affaires d'importance. Le minotier entasse sur ses immenses chariots les grains qu'il a achetés, le marchand de bestiaux marque au ciseau les animaux dont il est devenu l'acquéreur, et le fermier paie à son maître, en bel et bon argent, le montant de ses annuités.

Pendant ce temps-là, les femmes, car elles aussi vont au marché, font elles-mêmes leur commerce. Qu'elles portent encore la coiffe vraiment monumentale de la Basse-Normandie, la laitière du Maine, le bonnet de la Bretagne, ou que, renonçant à ce qui, dans le bon vieux temps, faisait la joie de leurs mères, elles se soient laissées aller à se croire plus intéressantes, pour avoir un véritable jardin potager sur la tête, peu importe, elles ont conservé leur patois et elles savent le mettre à profit pour vendre aussi cher que possible et acheter dans des conditions tout autre. Sachant encore leur catéchisme et partant instruites de leurs devoirs, elles ne se laissent point séduire par l'éclat des étoffes et n'achètent guère à crédit. Les marchands ne s'en plaignent pas, ni les maris non plus.

Après-midi, les affaires sont reléguées au second plan; les plaisirs commencent. Vous verrez alors les jeunes gens et les enfants enfourcher lestement les chevaux de bois et tourner, au son de la musique, autour du cercle de spectateurs qui admirent l'élégance de ces nouvelles montures. Pendant ce temps-là, les femmes et les filles visitent les boutiques, les hommes jouent à la carte barbouillée, aux dés ou à la roue de fortune. Tous s'amuse, et la vie déborde par tous les pores.

Sur ces places, il y a même des spectacles. Certes, ni les pièces, ni le théâtre, ni les acteurs ne sont de grande valeur; ce sont tout bonnement des saltimbanques qui cherchent à faire rire par des plaisanteries d'un goût souvent douteux. Autrefois, il y a quelques quinze ans, la morale avait peu à s'en plaindre. Aujourd'hui, grâce à la doctrine du laisser-faire, il est loin d'en être de même. Ces batteurs sont tous républicains et se croient, comme tels, en droit d'insulter ce qu'ils ignorent et de couvrir prêtres et rois de leur bave immonde. Aussi le père éloigne son fils de pareilles représentations, et la mère surtout en éloigne sa fille. Cette chronique en action ne contient de fait rien qui les ennoblisse ou les rende meilleurs. Ils ont cent fois raison.

Un autre intéressant personnage dans ces foires champêtres, est le charlatan-dentiste. Galonné d'or des pieds à la tête, entouré de musiciens bruyants et généralement forts en gueule, comme on dit là bas, il débite son boniment avec un aplomb sans pareil. Combien de gens se tirent d'affaire ainsi; n'est-ce pas, *Cyprien*? Le géant normand détourne la tête avec mépris, le breton le regarde avec rage, le bas-vestier s'en moque. De tous les assistants, seuls le manseau fané et sa femme, la pimêche, prêtent l'oreille à ses blasphèmes mensongers. Quel bon éclat de rire n'est-ce pas, parmi les autres, quand ils voient le badaud invalide se débâttre, comme un forcené, sous la clef de l'impitoyable dentiste! "Il a ri du mensonge: il en tombe la victime, qu'il paie maintenant!"

A Gorron, deux de ces foires sont célèbres entre toutes; l'une c'est la foire fleurie, à laquelle viennent tous les domestiques en quête d'une place; l'autre, c'est la Saint-Laurent, où se vendent par milliers les meilleurs bâtons du monde. N'en déplaise aux Irlandais, nos amis et nos frères, un gourdin de nélier bien eiselé et durci au feu pourrait se mesurer sans peur avec le meilleur *Black Thorn* de Tipperary. Ensemble, un beau jour, ils feront leur œuvre.

Pour ne pas mentir à l'histoire en ne montrant le Bas-Vestier que sous son beau côté, je dois ajouter ici qu'aller à la foire est pour lui non seulement une tentation, mais aussi souvent un danger, et quelquefois une faute.

Quand son négoce est brillant, quand il rencontre grand nombre d'amis, quand le cidre est mousseux et que l'eau-de-vie est excellente, il lui arrive parfois de faire comme tant d'autres, de se griser un peu. Généralement il ne passe pas par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; il s'arrête au bleu. Mais comme alors il a de l'esprit et du cœur!

A cheval sur la barrière qu'il lui faut franchir pour retourner au village, il se démontre les plus hauts problèmes de l'astronomie. Des étoiles nouvelles, il en découvre partout; que la terre tourne, il ne peut le mettre en doute: il la voit tourner. Heureux s'estime-t-il, quand il ne s'abat pas lui-même comme un aréolithe.

Rentré chez lui, c'est le cœur qui prend le dessus. Il pourra bien encore s'élever, comme l'alouette, d'un coup d'aile de son imagination jusqu'aux régions les plus hautes de la pensée; mais il en redescendra bientôt, et ce sera pour épancher les trésors de son cœur sur tous ceux qui l'entourent. Sa femme est obligée, entre un sourire et une larme, d'entendre à nouveau les protestations d'amour qui la charmèrent aux jours de sa jeunesse, et ses enfants, ce soir-là les plus intelligents et les plus beaux du monde, reçoivent aussi l'assurance qu'ils en seront les plus riches et les plus heureux. Ah! c'est qu'il y a loin du buveur de cidre au buveur de bière! Autant cette dernière boisson rend pesant et triste, autant l'autre rend actif et joyeux. L'une donne le spleen, l'autre la vie.

Faudrait-il conclure de cet aveu que le Bas-Vestier est un ivrogne? Non pas absolument, mais bien qu'il s'oublie quelquefois. Il est si près des Bretons et si près des Normands! et puis, le pommier et le poirier sont si fertiles dans son pays! enfin, il va si rarement à des excès regrettables! Au reste, que celui qui est sans péché lui jette la première pierre! Ce ne sera pas, ici du moins je parle avec assurance, celui dont les rimons sont si naturellement en *key*.

Pour moi, s'il n'y avait ce défaut, je dirais au Bas-Vestier avec enthousiasme ce qu'il se chante à lui-même, lorsqu'il est insulté:

Chez toi, tout plat à mon âme enchantée:
Ton vieux patois, tes us *biâmés des sots*.
J'aime la braie et la veste écourtée,
Tes paysans en guêtres, en sabots.
Qui me rendra le blé noir en galette,
La fine andouille et le poiré mousseux.
Nos plats d'étain, la gerbe et la mielllette,
La Saint-Laurent et ses bâtons fameux?

Et, comme lui encore,
Par mes dédains, bravant qui nous blasphème, je répéterais pour la troisième fois dans cet écrit, pour la centième dans mon cœur:

O mon pays, je viens te rendre hommage,
De mon amour que ce chant soit le gage.
Vive Gorron! mes goûts, mon cœur,
Là tout me dit: c'est le bonheur!

GIULIO.

À PROPOS DE VICTOR HUGO

La presse parisienne s'est beaucoup amusée de certaines adresses présentées à Victor Hugo à propos du 82ème anniversaire de sa naissance, en février dernier. Voici comment M. Victor Fournel parle, dans le *Correspondant*, de l'adresse présentée au maître par les cuisiniers français établis à l'étranger:

" A propos du même anniversaire, la rédaction de la *Science culinaire*, organe de l'Union universelle pour le progrès de l'art cher à Brillat-Savarin, a envoyé à Victor Hugo l'adresse suivante, qu'elle a communiquée aux feuilles publiques, car il ne faut pas laisser de si belles choses sous le boisseau :

" Cher maître,

" L'Union universelle, pour le progrès de l'art culinaire, est composée d'artistes français ou de race latine, dispersés dans le monde pour civiliser l'art de bien vivre. A travers les mers et les monts, et malgré la distance qui nous sépare, nous formons un seul cœur pour faire vibrer au milieu de vous et retentir dans toute l'humanité : " Vive Victor Hugo ! "

" Suivent les signatures des délégués des sections de New-York, Chicago, Saint-Louis, San-Francisco (Amérique), Paris, Madrid, Odessa, Saint-Petersbourg et Londres.

" Il n'est pas un mot de cette adresse épique qui ne mérite d'être pesé avec recueillement. Une observation néanmoins. C'est très beau, des cuisiniers de race latine qui vibrent au nom de Victor Hugo. Mais des cuisiniers de n'importe quelle race qui font de bonne cuisine et ne font pas d'adresse, c'est bien plus beau encore. Dieu nous garde à jamais des ragoûts du cuisinier politique. Voltaire répondait au perruquier maître André, qui lui avait envoyé sa tragédie du *Tremblement de terre de Lisbonne* : " Faites des perruques, mon ami, faites des perruques. " J'ignore la réponse du Maître à ces artistes culinaires en rupture de casseroles, mais je connais, sans qu'on me l'ait dit, celle de sa cuisinière : Ils auraient bien mieux fait de m'envoyer tout simplement une dinde truffée. Cette réflexion est marquée au coin du bon sens, et Brillat-Savarin l'eût certainement approuvée..."

DE MONTRÉAL A LOURDES

(Suite)

Nous traversons l'entrée de la rade et ensuite nous nous trouvons en pleine mer. C'est une impression saisissante quand l'on se voit porté tout d'un coup par le grand océan. Aux douces ondulations de la rade succède un mouvement immense qui vous étonne et vous cause un frémissement de mauvais augure. La vague s'élanche sur la carène du navire, la soulève, la porte vers les cimes et puis la laisse retomber dans les profondeurs de la mer, doucement, mais si doucement que le cœur en ressent une émotion étrange. Il semble que les forces vont vous abandonner, et l'on ressent si fortement, en soi-même, le contre-coup de cette révolution que l'on s'inquiète en pensant qu'on en a pour huit jours à subir la même épreuve.

Enfin plusieurs s'habituent au bout de quelques heures et n'auront plus à souffrir pendant toute la traversée ; d'autres, après avoir lutté courageusement contre ce malaise, sont obligés de reconnaître qu'ils sont destinés à être tributaires du mal de mer.

En sortant donc de la rade tous les passagers étaient sur le pont, pour contempler la grandeur d'un spectacle. On entendait de joyeuses exclamations. " Ah quel beau ciel ! " " quelle mer immense ! " " voyez ces bateaux qui s'approchent ! " Des petits enfants signalaient des oiseaux qui accompagnaient le bâtiment en décrivant de grands cercles au-dessus de nous " look ! look ! " Un jeune créole de la Martinique a un fusil, il attend qu'un oiseau soit au-dessus de sa tête, et il le tire perpendiculairement, l'oiseau tombe en tourbillonnant et vient s'abattre sur le pont ; tout le monde se précipite, c'est un oiseau de proie, un épervier, il est superbe et ses ailes mesurent plusieurs pieds d'envergure.

Un peu plus loin on voit d'énormes poissons qui viennent à fleur de l'eau et puis qui s'éloignent. Quelques bâtiments rentrant au port, nous croisent ; à une certaine distance ils paraissent d'une hauteur considérable avec leurs voiles étendues, mais arrivés près de notre énorme steamer, ils semblent s'enfoncer sous la cale et nous voyons leur tillac à 20 ou 30 pieds au-dessous de notre pont, ce qui paraît bien singulier, cela nous donne une grande idée de la masse sur laquelle nous voguons, nous ne l'avions pas comprise jusqu'à l'approche de ces petits bâtiments et l'eau nous paraissait presque à portée de la main.

Nous avançons ; le navire monte encore plus et s'enfoncé plus profondément. Quelques figures s'allongent et pâlisent, il en est qui semblent en proie à de vives inquiétudes et puis les rangs s'éclaircissent, et défilent devant nous ; les plus impressionnables descendent les premiers dans les cabines, d'autres les suivent. Bientôt le pont est déblayé dans toute son étendue, on ne voit plus que les habitués, les entêtés et les insensibles. C'est un changement à vue ; il y a eu quelques sourires au défilé, mais l'on plaint ceux qui sont partis car l'on sait combien est terrible et accablant ce mal de mer.

Les côtes ont disparu et l'on contemple l'océan dans son étendue ; l'on est surpris d'abord, il n'y a plus de

point de comparaison et cette étendue paraît restreinte. On est là devant la ligne de l'horizon comme dans un cercle étroit que l'on pourrait atteindre en quelques tours de l'hélice, et cependant l'extrémité que l'on croit si proche est au moins à 4 ou 5 lieues de toutes parts. Une flèche apparaît dans le lointain, c'est un navire, on ne voit que le sommet des mats puis les hautes vergues apparaissent, puis les voiles enfin au bout de quelques minutes, la masse entière du bâtiment semble sortir du fond de l'abîme par une force mystérieuse, puis d'autres bâtiments font leur apparition de la même manière.

Au mois de juillet, il y a des jours magnifiques sur mer et des temps d'un calme complet ; la chaleur est tempérée par la rapidité de la marche qui fait sentir plus agréablement la fraîcheur de l'air. Le ciel est souvent sans nuages, c'est une vaste coupe de saphir, la mer est comme un disque d'acier bruni que le soleil illumine de rayons éclatants et suivant le mouvement des flots. Il y a des moments où la mer est le vrai miroir de l'azur du ciel et la ligne de l'horizon est à peine sensible, " l'aspect général est d'un vaste manteau de soie moirée et frangée d'argent. "

Quand la chaleur est intense la nuit est pénible dans l'intérieur des cabines, et il n'en doit pas coûter de monter sur le pont de bonne heure, on est mieux qu'à l'intérieur et à certains jours on peut contempler d'admirables spectacles. Le soleil est parfois voilé, le matin, mais le plus souvent il paraît dans toute sa gloire. Nous avons noté quelques-unes de ces apparitions merveilleuses.

A la fin de la nuit les vapeurs de l'océan montent et couvrent le ciel, les astres disparaissent les uns après les autres " Dieu les rappelle à lui, dans l'immensité du monde invisible. " Cependant l'ombre s'entrouvre vers l'orient et l'on voit apparaître une étoile éclatante ; c'est celle que l'on appelle " Etoile de la mer " " l'Etoile du matin, " elle reflète déjà l'astre qui va venir. La sainte Eglise invoque souvent celle dont le nom veut dire Etoile de la mer " Maria. "

Un jour, au-dessous de l'étoile, nous avons vu comme un combat qui se livrait entre la masse des ténèbres et des traces indécises de lumière ; enfin l'ombre s'éleva et laisse à découvert une large lame pure comme l'argent qui suit l'horizon et entoure la terre. Cette lame, tout en restant immobile, passe par diverses nuances : blanc, carmin, et puis d'un vert pâle et métallique d'une pureté extraordinaire. Les nuages en s'élevant se revêtent aussi de différentes couleurs, ce sont comme des tentures de velours violet, de soie pourpre, ou du vermillon le plus vif qui remontent et forment des zones parallèles. Elles deviennent d'instant en instant plus brillantes, bientôt elles scintillent comme des tisons ardents dans une fournaise.

La lumière s'élargit encore ; enfin, avant de voir le soleil, il y a un spectacle merveilleux à contempler.

On voit tout d'un coup partir de l'horizon une longue traînée de lumière qui arrive jusqu'à nous et qui scintille sur la cime des flots ; ce moment est saisissant. Le ciel est toujours sombre, le foyer de l'horizon est toujours enflammé et le soleil, qui ne paraît pas encore, nous envoie, avec cet éclair de lumière, un avant-coureur de sa présence.

Maintenant le soleil ne peut tarder, il apparaît et bientôt il est si fort qu'on ne peut le regarder fixement et que l'on commence à sentir vivement l'ardeur de ses rayons.

Les jours suivants nous avons vu d'autres aspects, mais tout aussi merveilleux. Il n'y a pas deux jours qui se ressemblent absolument. Un matin nous avons vu le ciel comme un immense éventail où se reflétaient les couleurs de l'arc-en-ciel. Un autre jour le spectacle fut encore plus étonnant. Par la disposition des nuages la ligne de l'horizon était comme un mélange de feux et de sombres vapeurs, le soleil qu'on n'apercevait pas encore envoyait ses rayons à de grandes hauteurs dans le ciel. C'était un vrai combat de flammes et de ténèbres qui changeaient de dispositions de minute en minute. Enfin tout à coup la flamme envahit l'espace et s'étend comme une perspective de portiques à plusieurs étages s'enfonçant dans les profondeurs du firmament. Rien n'est comparable à l'éclat de ces nuances ; il y a des fonds où semblent ruisseler des torrents d'or et de pierreries, l'on voit des colonnes scintillantes de la base au sommet, avec des chapiteaux d'améthyste, de topaze et de rubis. C'est un palais tout illuminé, c'est un immense feu d'artifice changeant d'aspect à chaque instant, mais suivant les dispositions de l'architecture la plus régulière.

Ce spectacle paraît encore plus imposant quand on considère les rapports qu'il a avec les destinées du monde. Cette étoile marque le passage de la nuit au jour et Marie, véritable Etoile de la mer, marque aussi le passage des ténèbres de l'antiquité aux jours du salut et de la grâce. Les étoiles qui brillaient d'abord ont disparu, la nuit est profonde, épaisse, sombre, de même les astres de l'ancien peuple, les patriarches, les prophètes se sont tous retirés de la scène du monde. David ne chante plus ; Salomon n'écrit plus ; Isaïe et Jérémie ne menacent plus ; Daniel ne compte plus les années ; le paganisme règne partout,

il est comme un nuage immense qui cache aux hommes la vue du ciel, c'est-à-dire du vrai Dieu.

Cependant tout à coup le nuage s'entrouvre, un point du ciel paraît, et dans ce point scintille une étoile, c'est celle qui est prédite : *Oriens Stella e Jacob, Stella et Maria* sont synonymes dans l'orient. Marie paraît, c'est bien l'étoile qui annonce la venue du soleil de justice ; elle vient présager la beauté du jour qui va luire. Le voyageur qu'arrêtait l'obscurité, ranimé par son apparition reprend sa route ; le navigateur accablé par la tempête quand il voit cette étoile, sent ranimer son courage. *Cette petite Marie qui devait surgir en Jacob*, elle est la lumière qui conduit et console les enfants de Dieu au milieu des dangers du monde.

* *

Dans la journée nous avons quelquefois des conversations avec les passagers. Nous voyons un représentant d'un des états de l'Est, il est avec toute sa famille, la mère, des jeunes gens, des jeunes filles ; ils s'en vont visiter l'Europe tous ensemble, ils veulent voir l'Italie, Rome, le Pape et les saintes cérémonies ; ils sont protestants mais ils semblent respectueux pour les choses religieuses ; les demoiselles ont été élevées dans un couvent catholique, peut-être le Sacré-Cœur, à New-York.

Quelques catholiques sont à bord et se proposent de visiter Notre-Dame de Lourdes ; ils nous donnent des détails sur le progrès du catholicisme aux Etats-Unis, et sur l'attachement des émigrants pour leur foi.

Nous avons vu aussi quelquefois un artiste de Paris qui revient de la Nouvelle-Orléans : il nous dit qu'il est marié et qu'il a placé son fils au collège des RR. PP. Jésuites, à Vaugirard ; il ajoute : " J'ai fait l'expérience de ce que valent les collèges du gouvernement, j'ai vu tous les enfants de mes amis qui avaient été dans ces collèges, ils ne faisaient pas de religion, ils n'obéissaient à aucune autorité, et ils ne respectaient pas leurs parents, et ma résolution a été prise ; aussitôt je me suis dit : j'aime trop mon fils pour me faire à l'idée qu'un jour il ne voudrait pas m'obéir et qu'il ne saurait pas me respecter, je me suis donc imposé de grands sacrifices pour que mon enfant fut élevé dans un collège religieux ; si j'avais voulu le mettre dans les collèges de l'Université, sans doute que, avec quelque protection, j'aurais pu obtenir son entrée gratuite, mais avant tout j'ai voulu préserver l'âme de mon enfant. "

Ces paroles dites simplement, mais avec une ferme conviction, nous ont fait une grande impression ; nous avons béni Dieu en pensant que dans toutes les conditions il y a des âmes qui savent le reconnaître et l'honorer.

Nous avons souvent occasion de nous entretenir avec un vénérable prêtre, vicaire-général dans un diocèse du Sud, nous lui disions que l'aspect de New-York nous avait étonné, et inquiété pour l'intérêt des âmes.

Peut-on y vivre sans lassitude, peut-on y avoir une pensée suivie, un sentiment élevé vers les intérêts supérieurs au milieu de ces emportements, de ces préoccupations, il semble que les pavés brûlent les pieds tant on veut se hâter pour ne pas être devancé, il faut que l'homme se donne tout entier, s'il ne veut pas tout perdre, et cependant il ne s'agit que d'intérêts matériels bornés et secondaires pour l'homme digne de ce nom.

C'est alors que ce bon prêtre me disait que Dieu a ses élus au milieu de ce grand peuple et il ajoutait : " l'homme ne choisit pas sa destinée, il lui est seulement demandé d'y répondre suivant les intentions de la volonté suprême. Nulle part il ne peut se soustraire à l'influence divine, mais aussi nulle part il ne peut se croire déshérité du secours qui lui est nécessaire. D'ailleurs ces voies toutes commerciales de New-York ne laissent pas oublier le vrai but de la vie, elles sont bordées de distance en distance d'églises et des asiles de la prière, du zèle religieux et de la charité. "

" Aussi quelque soit le souci du plus grand nombre, l'amour du gain, la passion du luxe et des jouissances, quelque soit l'emportement des intérêts terrestres, toujours est-il que l'Eglise exerce son action en ce pays. Le souverain pontife a dit : " Nulle part je ne me sens plus pape qu'en ces grands états américains. " Et l'œuvre du prêtre marque son empreinte profonde et indélébile au milieu de ce monde qui paraît si dévoué aux intérêts présents ; et en effet, séjournez le dimanche et allez voir les églises catholiques remplies d'une foule recueillie, dévouée jusqu'à l'héroïsme. Et ne croyez pas que ce témoignage de la foi se borne au dimanche, ne le croyez pas, et sachez qu'au milieu de cette foule immense qui vous environne et qui passe à pas précipités près de vous, il y a, là, bien des ouvriers et bien des mères de famille qui, en allant aux devoirs de leur condition malgré toutes les préoccupations les plus pressantes, ne perdent jamais la pensée de leurs intérêts éternels. "

UN PÈLERIN.

(A suivre.)

M. l'abbé Collet, ancien secrétaire de l'archevêché, se propose de quitter Rome dans le cours du mois de mai, pour revenir au Canada.



M. LOUIS VEUILLOT, mort à Paris le 7 avril. — (Dessin de M. G. Vaillet, d'après la photographie de M. Braun.)

NOS GRAVURES

Louis Veillot

M. Louis Veillot, directeur de *l'Univers*, est mort à Paris, samedi, 7 avril dernier, à deux heures, entouré de son frère, M. Eugène Veillot, de sa sœur, du Rév. P. Tailhand, de la compagnie de Jésus, et de quelques amis.

Né à Boynes (Loiret, France), le 11 octobre 1813, M. Louis Veillot était fils d'un ouvrier tonnelier qui alla s'établir à Paris, où il travailla dans les magasins de Bercy, tandis que sa femme tenait sur le quai un petit débit de vins. Après avoir fait des études rudimentaires à l'école mutuelle, il entra comme clerc chez l'avoué Fortuné Delavigne, frère de Caisimir Delavigne, et débuta peu de temps après comme journaliste dans *l'Echo de la Seine-Inférieure*. Il collabora ensuite à *l'Esprit Public* et au *Mémorial de la Dorlogne*, et il eut deux duels à cette époque. Rappelé à Paris en 1837, il entra au journal *la Chartre*, puis à *la Paix*. C'est de cette époque et pendant un voyage qu'il fit à Rome que date sa conversion et qu'il publia successivement les *Pèlerinages suisses* (1838), *Pierre Saintine*, *Rome et Lorette*, et un *Saint Rosaire inédit*.

Pendant son séjour à Périgueux, il fit la connaissance du général Bugeaud, qui l'emmena en Afrique comme secrétaire. Un livre qu'il publia à son retour, *les Français en Algérie*, lui valut une place de chef de bureau au ministère de l'intérieur, mais il abandonna peu après ce poste pour entrer à *l'Univers* (1843), dont il devint bientôt l'âme et où il remplaça le rédacteur en chef, M. de Cauy.

On connaît les brillantes et surtout bruyantes polémiques qu'il mena dans ce journal en faveur de l'ultramontanisme, ses attaques contre M.M. de Montalembert et de Falloux, sa lutte contre Mgr Dupanloup, sa campagne en faveur de l'infaillibilité du pape. Jusqu'à la mort de Pie IX, *l'Univers* et M. Louis Veillot ont eu une influence incontestée dans le monde catholique et étaient tout-puissants à Paris à la nonciature. Depuis l'exaltation de Léon XIII, cette situation s'était quelque peu modifiée ; aussi bien, M. Louis Veillot, lui-même, malade, fatigué, épuisé, ne s'occupait guère plus de son journal.

L'œuvre principale de M. Veillot, ce sont ses articles. C'est à eux qu'il a dû sa réputation méritée. Il a cependant publié plusieurs volumes en outre de ceux que nous avons déjà cités, et quelques-uns mêmes, les *Parfums de Rome* et les *Odeurs de Paris*, ont eu un grand retentissement. Mais M. Veillot était et restera un grand journaliste.

L'expédition française dans le Haut-Sénégal en 1882

Le colonel Borgnis-Desbordes vient de planter le drapeau de la France à Bamakou, sur le bord du Niger. La nouvelle est officielle.

En 1881, au mois de mai, le lieutenant-colonel Desbordes quittait le fort de Kita, qu'il venait d'élever. Il laissait dans ce poste une garnison suffisante pour en assurer la sécurité pendant la saison d'hivernage. Une grande partie du personnel rentrait soit à Saint-Louis, soit en France, où devait se préparer la nouvelle campagne. Malheureusement, la fièvre jaune fit, on se le rappelle, des ravages épouvantables dans cette colonie, et ce n'est que le 20 octobre 1881 que les officiers purent s'embarquer à Bordeaux pour se rendre à Dakar.

Le lieutenant-colonel était parti dès le 20 septembre et s'était rendu à Saint-Louis, où il donnait une vigoureuse impulsion au transport du matériel et des approvisionnements.

Le 6 novembre, le personnel était débarqué aux Kayes, poste situé à 11 kilomètres en aval de Médine.

Le mois de novembre et une partie du mois de décembre furent employés aux derniers préparatifs et à l'organisation des convois de vivres destinés à ravitailler les postes situés en avant. Enfin, vers le 20 décembre, la colonne se mettait en route pour Kita, qu'elle atteignait vers le 6 janvier.

En arrivant dans ce poste, le premier soin du colonel fut d'organiser les travaux de réparation et de perfectionnement des logements pour la garnison et pour la colonie.

Rien de plus curieux que l'aspect du fort de Kita pendant les travaux. Les noirs indigènes de toutes races, Peuhls, Malinkés, Yoloffs, etc., etc., sont employés de tous les côtés et à toutes sortes d'ouvrages ; les Chinois travaillent le bois, le fer et font la maçonnerie, tandis que les Marocains, adonnés spécialement aux terrassements, complètent, avec les Européens, les divers types de la race humaine.

Là cependant ne devaient pas se terminer les travaux de la campagne.

Il était de toute nécessité pour la France d'affirmer sa puissance dans le Haut-Sénégal et jusqu'au Niger. Les Toucouleurs avaient habilement répandu les bruits les plus fâcheux sur notre position et sur l'impossibilité où nous étions de nous maintenir à Kita, et surtout de pousser plus loin notre marche en avant vers le Niger.

Un chef malinké, Sumory, à la tête de bandes nombreuses et de deux cents cavaliers environ, rançonne depuis quelques années la rive droite du Niger. Il avait, au mois d'octobre, mis le siège devant Kénéra, ville importante située à 50 kilomètres au-delà du grand fleuve.

Un officier indigène, envoyé vers lui par le colonel Desbordes, avait été fort mal reçu et n'avait pu rentrer sain et sauf grâce à son sang-froid et à son courage.

Le colonel Borgnis-Desbordes partit de Kita le 10 février à la tête de deux cents hommes environ, dont 60 Européens, officiers et soldats. Deux canons de quatre étaient trainés par des mulets.

Le 19 février, la colonne arrivait à Mourgoula, au grand ébahissement des Toucouleurs qui croyaient déjà à une attaque et se préparaient à la défense. Le lieutenant-colonel reçut, dès son arrivée, la visite de l'Almamy et de Suleyman, le représentant du roi de Ségou.

L'Almamy est le chef religieux et officiel des Toucouleurs, il est nommé par Ahmadou dont il est un ancien captif. Mais à côté de lui se trouve Suleyman, dont la fonction apparente est la perception des impôts ; son pouvoir occulte est immense, et rien ne se fait sans qu'il ait donné son avis ou son approbation.

P.-S.—Un mot des gravures dont nous ne parlons pas dans l'article qu'on vient de lire. Le roi du Boudou est un ancien allié de la France, chevalier de la Légion d'honneur et pensionné. Musulman, mais peu fanatique, il est l'ennemi personnel du roi de Ségou, Ahmadou.—L'ambassadeur du roi de Ségou avait été envoyé à Saint-Louis par son maître avec la mission Gallieni. Il retournait dans le Ségou quand, à Kayes, il vint faire une visite au colonel Borgnis-Desbordes.—Louise, la lionne de Médine, a été donnée au commandant du poste, le capitaine Combes, qui l'éleva et devait l'amener en France. Elle avait huit mois au moment où l'on a pu assez difficilement la photographier.—Le marché de Bakel. Ce marché qui se tient tous les jours devant le poste, est peu important et ne comporte que la vente de légumes, poissons ou grains.—Trois Chinois, de passage à Bakel, se voient au premier plan.

Dans la forêt.—La raison du plus faible

De l'audace ! de l'audace ! et toujours de l'audace ! s'écriait Danton. Le joli dessin de M. Bellecroix, démontre, une fois de plus, sa supériorité sur le nombre et sur la force, aussi bien chez les bêtes que chez les hommes.

Les quatre personnages, qu'il représente dans des dispositions bien voisines de l'hostilité, sont non seulement quatre commenseaux, mais encore quatre collaborateurs. Peut-être les deux pointers, dont l'un est couché et l'autre debout, n'ont-ils pas eu, ce jour-là, une part très active dans le travail ; mais, fidèles à la tradition de toutes les collaborations, ils ne semblent que plus disposés à protester contre l'accaparement des bénéfices par un de leurs camarades.

Le setter-gordon du premier plan a pu jouer un rôle important dans la conquête des quatre lapins et du faisan qui constitue le butin, gibier de bois à la chasse duquel il est voué par ses aptitudes ; cependant, il faut le dire à sa gloire, sa physiologie ne traduit pas l'envie naïve des deux premiers ; il est plus dédaigneux que courroucé, plus méprisant que jaloux ; ce gibier, puisqu'il est mort, vaut-il donc la peine qu'il s'en inquiète ? S'il gronde sourdement, c'est parce que l'insolente, parce que la provocante attitude de son petit compagnon l'agace et le révolte.

Celui-ci, le cocker, est évidemment de l'opinion de monseigneur le lion en matière de partage, et c'est tout juste s'il ne menace pas ses amis de les "étrangler tout d'abord." Il a fièrement campé ses pattes de devant sur une des victimes, redressant sa tête intelligente, roulant de gauche à droite et de droite à gauche des yeux furibonds, retroussant ses babines frémissantes pour montrer les dents dont sa mâchoire est armée, grognant et aboyant ; il défie encore plus qu'il ne défend les richesses dont il s'arroge la possession, soit parce qu'il a eu sa part dans la quête, soit parce qu'en l'absence du reviever, il aura rapporté lapins et faisan au maître.

Vous êtes vraiment trop rageur, cocker, mon bel ami ; si vous étiez un peu plus gros, si vous étiez un peu moins joli, vous seriez parfaitement ridicule ; grâce à votre taille minuscule, grâce à votre gentillesse, vous n'êtes qu'amusant, n'en abusez pas. Que vous preniez ces poses de matamore vis-à-vis de votre ami le Gordon, une bonne pâte de chien s'il en fût, passe encore ; mais avec vos deux compagnons de droite, ne vous y fiez qu'à moitié. Le pointer ne refuse jamais la bataille, il la cherche très souvent et, vous avez beau vous en croire, ceux-là ne feraient qu'une simple bouchée de votre petite personne, ce qui serait dommage.

D'ailleurs, comme en leur qualité de chiens de race et bien élevés, ceux-là n'ont pas plus que vous songé à porter sur ce gibier une main sacrilège, vous pourriez vous montrer plus tolérant. Ce qui leur fait commettre le péché d'envie, ce qui excite l'humeur de l'un, la colère encore contenue des deux autres, ce n'est que votre

présomption de poser pour le maître et seigneur de ce butin. Le chasseur vous en a confié la garde, je le sais bien ; vous le défendez aux prix des plus cruelles dotées, je vous en fais mon compliment ; mais il faut attendre qu'un adversaire sérieux, le chien de berger avide de franche lippée, le briquet gourmand de curée se présentent, pour affirmer votre obéissance à la cor-signe ; n'en faites point parade devant vos honnêtes camarades de chenil, croyez-moi.

Maintenant, ne prenez pas trop au sérieux cette mercenaire, mes jolis petits cockers, nous ne vous garderons pas rancune de ce menu accès de jactance de l'un des vôtres. Vous êtes de ceux auxquels il sera beaucoup pardonné, parce qu'ils méritent vraiment d'être aimés. Nous nous étonnons toujours que vous ne soyez pas plus répandus dans ce pays de France, dont les chasseurs trouveraient en vous de si précieux auxiliaires.

Ce diminutif d'épagneul n'est point un chien d'arrêt et pas davantage un chien courant : il représente, en Angleterre, ce que nous appelons ici le *choupille*, lequel est ordinairement un métis produit du croisement des deux espèces que nous venons de citer. Très vigoureux, très entreprenant dans sa petite taille, sa quête est vive et active ; cependant, il n'a pas les jambes assez longues pour qu'elle soit très rapide, on le suit assez aisément même sous bois. Il donne de la voix sur le gibier qu'il rencontre, surtout si ce gibier est un quadrupède, mais il ne le mène jamais bien loin, revient à son maître et se remet à chercher. Il se dresse très facilement au rapport, et n'a pas son pareil pour retrouver une pièce blessée, surtout dans les ajoncs, dans les épines, pour lesquels, en raison de sa vaillance autant que de l'épaisseur de sa toison frisée, il professe un parfait dédain. Il va admirablement à l'eau. Dans les contrées bocagères et buissonneuses qui ne nous manquent pas, le cocker remplacerait très avantageusement le chien d'arrêt, dont l'anéantissement progressif du gibier circoscrit de plus en plus l'emploi. Quand j'aurai ajouté que par la distinction de son extérieur, son intelligence, son humeur enjouée et sa fidélité, tout en étant l'auxiliaire utile que nous venons de décrire, le cocker peut encore s'élever à la dignité de chien d'appartement, nous ne serons plus seuls à ne pas comprendre que son acclimatation soit si lente.

UNE ŒUVRE PATRIOTIQUE

Nous avons le plaisir d'annoncer que la Société St-Jean-Baptiste donnera à la salle Nordheimer, le 22 mai, une soirée littéraire et musicale au bénéfice de la famille de feu le Chevalier de Lorimier. M. L.-O. David fera une conférence sur les événements de 1837 et les victimes de cette époque glorieuse.

M. Louis Fréchettes récitera un poème spécialement composé pour la circonstance, et M.M. Lefebvre, Maillet et autres amateurs se chargeront de la partie musicale.

Nous offrons nos félicitations les plus sincères aux officiers de la Société St-Jean-Baptiste pour leur heureuse idée et leur démarche patriotique. Notre société nationale s'est fait, en cette circonstance, l'écho de tous les Canadiens-Français.

Le public va accueillir avec joie cette bonne nouvelle et encouragera par son puissant concours et sa présence, cette œuvre patriotique et charitable.

Espérons que tout réussira admirablement bien et que les Canadiens assisteront en foule à la soirée du 22 mai.

BIBLIOGRAPHIE

La Confession, par le cardinal Manning. Traduction de char. L. Pallard, dédiée à l'auteur. 2me édition, 15 centimes, franco, par la poste partout, chez Périssé Frères, 38, rue Saint-Sulpice, Paris (France).

Ce charmant petit volume, délices des Maisons du Refuge et du Bon Pasteur, est apprécié par la presse catholique de la manière suivante :

"Nous ne saurions dire le nombre des personnes qu'il a conduites au tribunal de la Pénitence. Sa lecture a la vertu de faire confesser celles même qui n'en ont pas envie."

La confiance en Dieu et la mission de saint Apollinaire de Liguori mêmes auteurs, traducteurs, éditeurs, 15 centimes.

Le cardinal Donnet, de vénéral mémoire, à qui cette 3me édition est dédiée, apprécie l'ouvrage dans ces termes :

"C'est l'œuvre d'un apôtre. Votre élégante traduction en langue française, monsieur, est destinée à produire dans les âmes une riche moisson de grâces et de bénédictions, et elle ne peut être accueillie parmi nous que comme une très bonne fortune spirituelle."

Nous accusons réception d'une magnifique brochure de 240 pages, intitulée : *Vie de M. de Mauc et comment*

ment de la colonie de Montréal, par M. Adrien Leblond. Les éditeurs sont MM. Cadieux et Derome. Ce livre, sorti des presses de M. E. Sénécal, est irréprochable sous le rapport de la typographie.

Nos remerciements aux auteurs et éditeurs.

L'HON. M. MOUSSEAU

Vendredi dernier, l'hon. M. Mousseau, pour éviter une contestation, a résigné son mandat de membre du comté de Jacques-Cartier. M. Mousseau, qui demeure premier ministre comme auparavant, va se représenter dans le même comté.

M. XAVIER MARMIER

Presque tous les journaux du Canada ont annoncé la prochaine arrivée à Québec de M. Marmier, membre de l'Académie Française. Le célèbre écrivain était délégué des quarante immortels pour les représenter à la Société Royale du Canada, dont la convention aura lieu le 22 courant, à Ottawa.

Malheureusement, M. Marmier est retenu à Paris, étant tombé malade il y a quelques jours.

M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, a adressé le télégramme suivant à l'hon. M. Chauveau, vice-président de la Société Royale :

"Paris, Institut de France.

"Marmier malade, ne peut partir. Académie regrette."

Tout le monde se faisait fête de voir le sympathique et brillant écrivain qui a déjà visité notre pays, et ce sera un grand désappointement, surtout pour ceux, peu nombreux hélas ! qui l'ont vu à son premier voyage, il y a quarante ans.

LES VISITES DOMICILIAIRES

EN RUSSIE

Il est un son qui affecte désagréablement l'oreille de ceux qui ne sont pas habitués aux bruits ordinaires de la capitale russe. On l'entend généralement de minuit à deux heures du matin. D'abord, ce sont des pas pesants qui résonnent dans le corridor. Puis, en écoutant attentivement, vous distinguerez le cliquetis des éperons et la voix de plusieurs hommes. Le bruit continue pendant quelque temps puis il s'arrête brusquement ou s'éteint petit à petit dans une partie éloignée de la bâtisse. Mais si vous êtes assez brave pour le suivre, si vous êtes sûr de pouvoir vous cacher à la faveur de l'obscurité, vous apprendrez quel est le but de cette promenade nocturne. A la lumière de la lanterne portée par un de ces rôdeurs vous verrez que ce sont des gens de la police, guidés par un officier militaire. Les visiteurs nocturnes s'arrêtent devant une porte qui leur est indiquée par leur conducteur, et quand ils ont frappé quelque temps, la porte leur est ouverte, et celui qui occupe la chambre est prié de se lever et de s'habiller. Pendant qu'il fait sa toilette, les hommes de la police ouvrent toutes les boîtes, cherchent dans toutes les armoires, examinent tous les livres, feuille à feuille, regardent dans les sofas et sous les tapis—enfin ils bouleversent l'appartement comme les douaniers bouleversent un navire soupçonné de faire de la contrebande. Et quand leur victime, à demi aveuglée par la lumière, plus ou moins effrayée selon qu'elle se sent plus ou moins coupable—s'est vêtue à la hâte, l'examen de son lit commence. Le matelas est retourné, les draps secoués, les oreillers examinés. Les recherches finies, la police se retire en emportant tous les papiers imprimés qui leur semblent compromettant, toutes les lettres et tous les documents qui sont trop longs pour être lus immédiatement. La visite domiciliaire est soi-disant terminée, mais bien souvent elle ne finit pas au départ des envahisseurs nocturnes. Souvent sur un simple soupçon, le malheureux suspect est emmené en prison et il reste tant que dure l'enquête que l'on fait sur lui. On agit de la même manière envers les femmes, et la maladie est la dernière excuse qui serait acceptée pour différer la visite domiciliaire.

Les promoteurs de la propagande nihiliste ont attiré les conséquences les plus sérieuses sur des gens complètement innocents de toutes tendances socialistes ou révolutionnaires. Les pamphlets séditieux sont distribués par milliers à la fois, et souvent le facteur est employé pour les porter à leur destination. Il suffit que l'une de ces brochures soit trouvée dans une maison ou dans une chambre pour que celui qui occupe cette demeure soit mis en prison. C'est ce qui est arrivé à M. Vinovich, un jeune avocat plein d'avenir, de St-Petersbourg. Pendant son absence de chez lui, quelqu'un mit un pamphlet révolutionnaire dans sa boîte à lettres. La police l'y trouva et le retour de M. Vinovich fut suivi immédiatement de son arrestation. Il ne savait

rien du pamphlet, il n'avait autorisé personne à le lui envoyer, cependant il fut mis en prison. Ses amis ne perdirent pas de temps à prouver son innocence et au bout de trois semaines il fut relâché. Mais trop tard ! Il était fou !

Les fausses accusations sont faites avec une audace qui étonne. Ainsi, par exemple, prenons le cas de Boolabash, le maire d'une petite ville dans le gouvernement d'Ekaterinsky. Ce fonctionnaire, dont le nom, soit dit en passant, a eu l'honneur ou l'ignominie d'ajouter un nouveau verbe à la langue russe, prit ombrage de deux citoyens qui passaient pour très respectables, et il les dénonça à la police.

La visite domiciliaire fut faite chez eux, mais on ne trouva rien qui put justifier l'accusation d'*infidélité politique* (neb lagonadezhwost). On demanda au maire quelles étaient ses preuves. Il jura devant la cour qu'il avait vu, certain soir, les deux accusés posant des placards révolutionnaires. Il fit plus, il montra des copies imprimées de ces placards, et demanda tout triomphant la condamnation des deux accusés. Ils furent mis en prison et si on s'en fut tenu au témoignage de Boolabash, ils auraient été plus tard envoyés en Sibérie. Mais qu'arriva-t-il ? L'affaire n'en resta pas au point où l'avait conduit le témoignage du maire. Une enquête fut faite et il fut prouvé non seulement que son accusation était injuste, mais que lui-même, Boolabash, avait fait imprimer les placards révolutionnaires pour faire condamner les innocentes victimes de sa tyrannie. Dans un cas comme celui-ci on est tenté de jouir de la déconfiture et l'humiliation du maire qui fut dépouillé de toutes ses dignités comme fonctionnaire et de tous ses droits de citoyen ; mais il ne faut pas oublier que les innocents qu'il avait fait tant souffrir n'obtinrent qu'une justice bien tardive. Il arrive quelquefois pis que cela : ces fausses dénonciations ne sont pas punies. C'est ce qu'ont appris à leurs dépens deux résidents d'une campagne près de Kayan. Vivant tranquillement, s'occupant surtout d'agriculture, ils paraissaient devoir être les derniers à être soupçonnés de conspirer contre le gouvernement du Czar. Cependant ils furent dénoncés. Leurs demeures furent bouleversées et tous deux furent emmenés prisonniers à une distance de 1,500 milles, afin d'être présents à l'enquête qui eut pour résultat la preuve la plus complète de leur innocence. Quelqu'un a dû être trouvé responsable d'une si grande erreur. Cependant des vilaines affaires comme cela passent inaperçues de la police russe. Elle approuve parfois un compromis, une entente à l'amiable. C'est ce qui arriva à Kiryloff, dans le gouvernement de Novgorod, dans des circonstances assez singulières. Le dénonciateur était un pope du nom de Rubinoff, et le suspect un instituteur bien connu de l'une des écoles publiques. Le pope était si zélé qu'il ne fit pas moins de six dénonciations en adressant une au conseil d'éducation du district, une autre au chambellan de la noblesse, une troisième à l'inspecteur des écoles, une quatrième au directeur des écoles, une cinquième au conseil provincial de l'éducation et une sixième au gouverneur de la province. L'affaire paraissait grave sous cette avalanche d'indictements, et si elle avait suivi le cours ordinaire, le désir du pope eut été exaucé : l'instituteur eut été suspendu de ses fonctions. Mais grâce au zèle et à l'intelligence de l'inspecteur des écoles, l'affaire prit une toute autre tournure, et il fut enfin prouvé que les six dénonciations n'avaient pas d'autre fondement que la haine qui les avait dictées. Cependant le pope ne fut pas puni. Le tout finit par une scène de comédie. D'après le désir de l'école, l'instituteur si maltraité échangea une poignée de main avec son accusateur, lequel, dit-on, s'y prêta de bonne grâce.

CHOSSES ET AUTRES

Le dernier bal officiel donné par le marquis de Lorne, aura lieu aujourd'hui, à Rideau-Hall.

La reine a abandonné son projet d'ouvrir l'exposition des pêcheries. C'est le prince de Galles qui présidera cette cérémonie.

On affirme de nouveau, dit le *Nouvelliste*, que l'honorable M. Blanchet a la promesse d'être nommé au poste de lieutenant-gouverneur de cette province.

On doit publier, en Angleterre, une nouvelle histoire intime de la reine Victoria. On dit que cet ouvrage sera du plus vif intérêt.

Nos compatriotes Canadiens-Français d'Ontario doivent tenir une grande convention nationale le 24 de ce mois, à Sandwich, comté d'Essex.

Patrick Delaney, Thomas Caffrey, accusés d'avoir participé au meurtre de lord Cavendish et de M. Burke, ont été condamnés à être pendus le 2 juin prochain.

L'honorable M. Mousseau a eu une entrevue, mardi de la semaine dernière, avec sir John Macdonald, au

sujet de l'augmentation du subside fédéral demandée par la province de Québec.

La mort fait depuis quelque temps de nombreux vides dans les rangs des écrivains français. Louis Veillot, Jules Sandeau, Jules Amigues, Gustave Aymard. On annonce également la mort de Jules Goupil, peintre français.

La reine vient de créer un nouvel ordre, pour les femmes qui se dévouent aux soins des malades. On dit que ce sera l'égal du Victoria Cross. La première distribution de cette décoration aura lieu dans le cours de l'été.

Pendant leur visite à Toronto, le marquis de Lorne et la princesse Louise assisteront, dit-on, à l'ouverture de l'Académie royale, le 29 mai. Les citoyens de cette ville se préparent à recevoir dignement les représentants de notre souveraine.

M. C. O. Perrault, vice-consul de France, a présenté officiellement à MM. Huguet-Latour et P. S. Murphy, les médailles et diplômes que leur a donnés le gouvernement français pour leurs services dans l'intérêt de l'éducation.

Le bill passé à la législature d'Albany, Etats-Unis, pour la protection et l'embellissement de la chute de Niagara, côté américain, a été sanctionné par le gouverneur Cleveland. On sait qu'un acte, dans le même sens, a été adopté par la législature d'Ontario.

Le discours de Mgr Perraud, évêque d'Autun, à sa réception à l'Académie française, a été un grand succès, surtout de finesse, de délicatesse et de bon goût. Le récipiendaire avait à faire l'éloge d'Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*.

Nous apprenons avec plaisir que trois artistes canadiens ont vu cette année leurs tableaux admis au Salon de Paris. Ce sont M. P.-F. Woodcock, de Montréal, élève de Gérôme, et dont un tableau a fait l'admiration des connaisseurs, l'année dernière, à l'exposition de la galerie des arts, ici ; M. Edson, aussi de Montréal, et et Mlle Ida Richards, de la province d'Ontario.

Le résultat des élections du barreau de Montréal se lit comme suit :

Bâtonnier—M. C.-A. Geoffrion.

Syndic—M. J.-E. Robidoux.

Trésorier—M. Tait.

Secrétaire—M. A.-E. Poirier.

Conseil—MM. S. Bethune, L.-R. Church, C.-C. De Lorimier, F.-L. Béique, R. Laflamme, A. Lacoste, W. Robertson et H. Lunn.

Le gouvernement vient d'ouvrir une Ferme-Modèle sur la propriété de M. George Whitfield, de la paroisse de St-Césaire. Nous ne pouvons énumérer tous les avantages d'une telle entreprise qui, en faisant du bien à cette localité, devra donner un nouvel essor au développement des connaissances agricoles, qui sont déjà appréciées dans l'enseignement donné au Collège de Ste-Croix, établi au village. Tous les cultivateurs en général puiseront des informations qui leur profiteront certainement.

Avant longtemps la génération actuelle de nos campagnes prouvera à l'élément étranger que le Canadien-Français sait profiter des connaissances pratiques mises à sa portée.

Le *XVe Siècle*, un journal hebdomadaire classé en quelques mois parmi les meilleurs recueils littéraires, fait un chaleureux appel en faveur de la souscription pour élever une statue au général Chanzy, par la plume d'un jeune poète d'avenir, M. Fontrenia de Reyrols :

Élevons-la, cette statue,
Pour que, de bronze revêtu,
Vivante en sa rigidité,
Quand la nuit étendra sa motte,
Haute et debout dans l'ombre noire,
Elle veille sur la cité !

Pour qu'en regardant l'homme épique
Qui tint en échec le vainqueur,
Des faits le souvenir tragique,
Fils de France, te reste au cœur.

Et si la haine vengeresse
A dans ton œil mis son éclair,
Si tu crois, comme une promesse,
Saisir des bruits d'acier dans l'air.

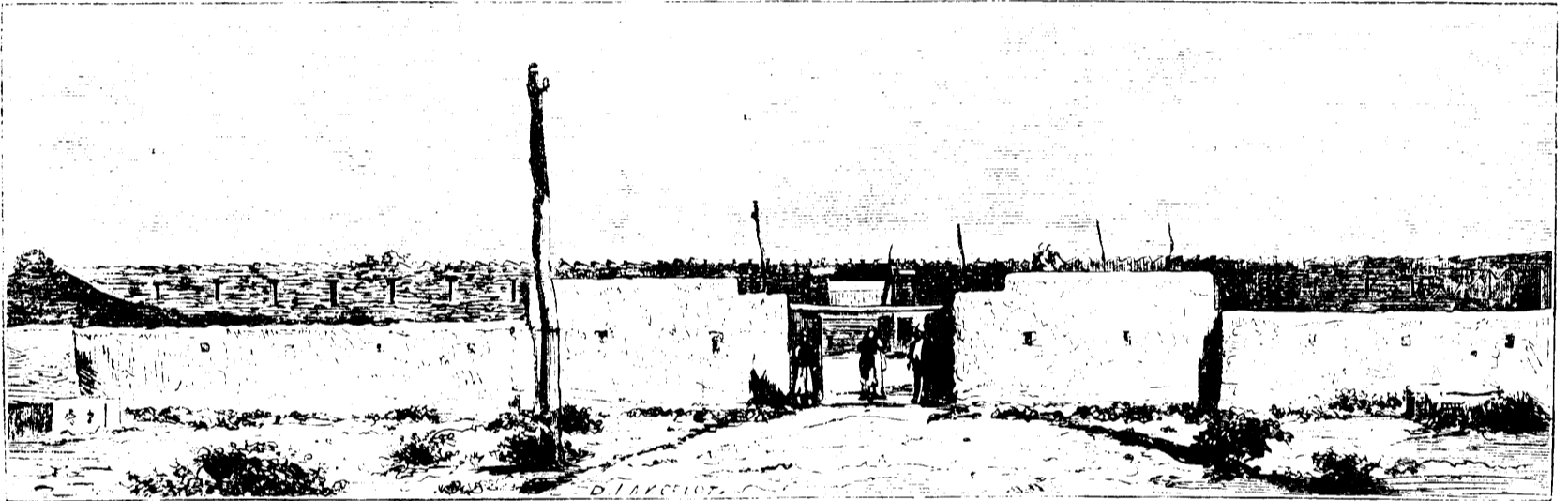
Si dans ton âme, suspendue
Au saint devoir, l'honneur a loi,
Quand sonnera l'heure attendue,
Fais comme lui.

Rien d'aussi efficace.—M. Henry Kaschop racontait à M. Geo. E. Miller, 418 Main, Worcester, Mass : J'ai tant souffert l'hiver dernier du rhumatisme dans la jambe, qu'il m'était impossible de vaquer à mes affaires. Ayant entendu parler de l'*Huile de St. Jacob*, que j'en achetai une bouteille, après quelques applications, je ressentis du soulagement et, à la seconde bouteille, j'étais guéri. Suivant moi, il n'y a rien d'aussi efficace.



LES OFFICIERS DE LA COLONNE EXPÉDITIONNAIRE DU NIGER

D ^r Faucon.	Alla Camena	Capit. de Gasquet.	Lieut. Péru.	Lieut. de Melville	Mamadou Racoué.	Lieut. Pollaki.	Lieut. Lejeune.
Capit. Delanneau.	sous-lieut. indigène.	D ^r Martin Dupont.	Lieut. Retou.	C ^t Borgnis Desbordes.	lieut. indigène.	Decamp	Badin
					Capit. Bruneau.	vétérinaire.	commissaire.



POSTE DE KITA



BOU BAKAR SADA, ROI DU BOUDOU



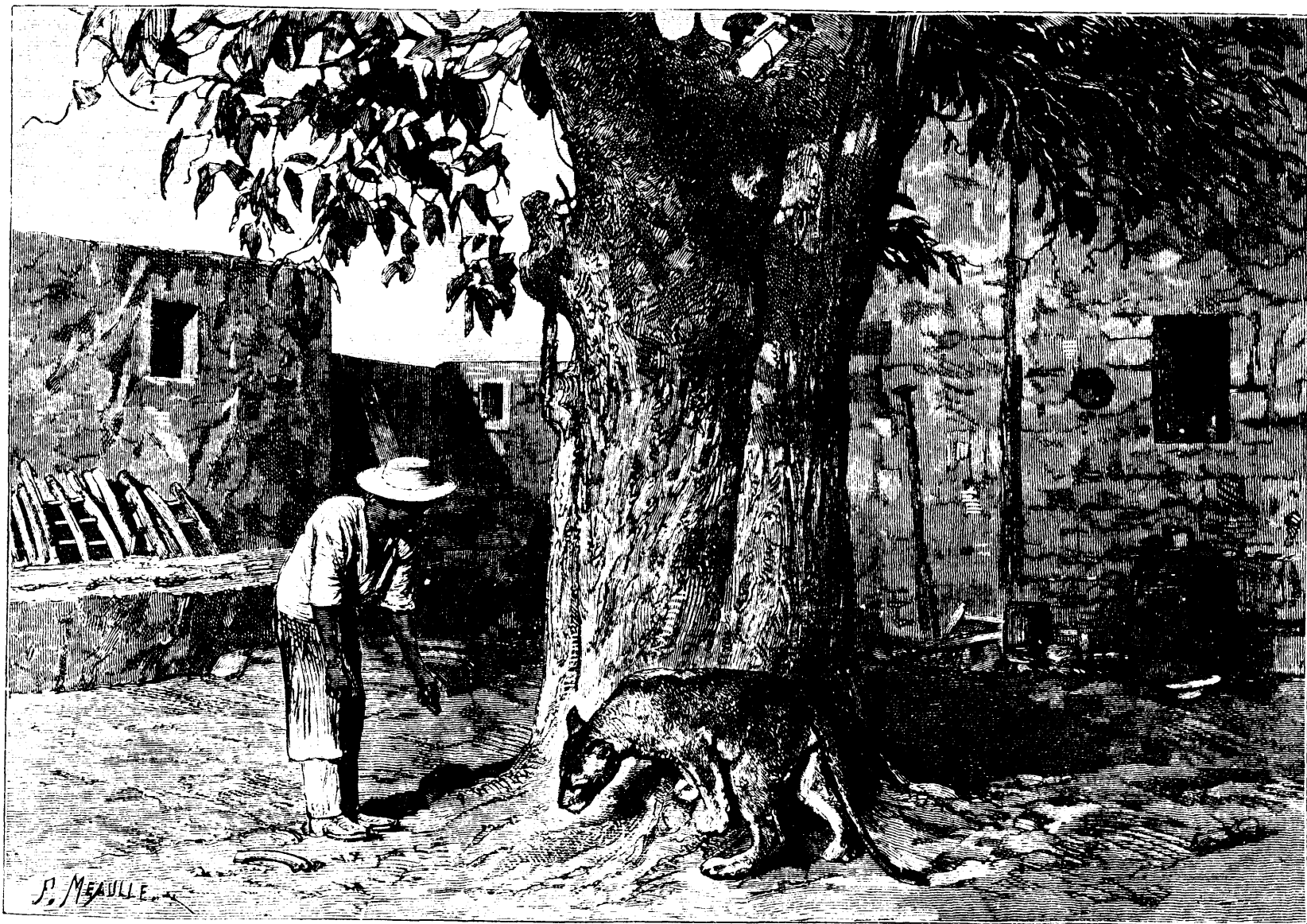
ALMAMY DE MOURGOULA



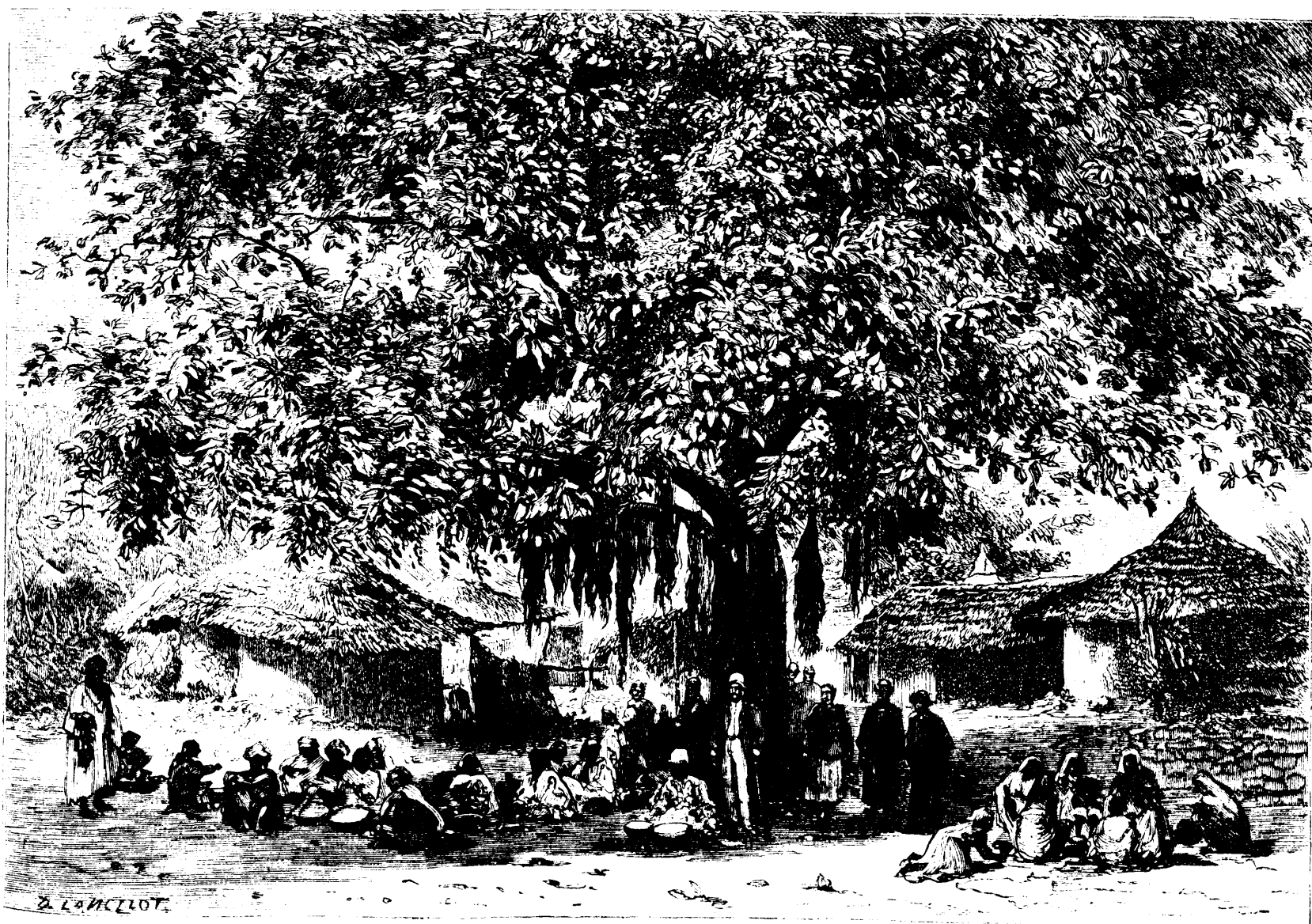
SULEYMAN DE MOURGOULA



AMBASSADEUR DU ROI DU SÉGOU



LOUISE, LA LIONNE DE MÉDINE



LE MARCHÉ DE BAKEL

L'EXPÉDITION FRANÇAISE DANS LE HAUT-SÉNÉGAL. — CAMPAGNE DE 1882

POÉSIE PRINTANIÈRE

LA PREMIÈRE HIRONDELLE

Ami cher et fidèle,
Toi qui gardes ma foi,
Que ne suis-je hirondelle,
Pour voler jusqu'à toi !

Je glisserais légère
Dans les champs du ciel bleu,
Loin, bien loin de la terre,
Sous le regard de Dieu.

Tout ce qui nous sépare
Fuirait avec le sol,
Car ton cœur est le phare
Qui guiderait mon vol.

Je descendrais joyeuse
Sur le pignon pointu ;
Mais dans la voyageuse
Me reconnaîtrais-tu ?

Si ta voix douce et tendre
M'appelait, ô bonheur !
J'irais sans plus attendre
Reposer sur ton cœur.

Sous le toit qui t'abrite
Et couvre ta maison
Je bâtirais mon gîte,
Pour passer la saison.

Au bord de ta fenêtre
Je suspendrais mon nid,
Et je veillerais, maître,
Sur ton sommeil béni.

Quand Dieu ferait éclore
Ma nichée au soleil,
Nos chants, avec l'aurore,
Salûraient ton réveil.

Hélas ! je n'ai point d'aile
Pour fuir loin du pays ;
Tu pars, chère hirondelle,
Moi je reste au logis.

HENRIETTE J***.

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

V
FORCE D'ÂME

Quand l'abbé X*** vint trouver Marie-Sophie, il fut frappé du changement survenu dans la jeune fille. A l'attitude affaissée de la serre avait succédé une tenue noble et sérieuse qui annonçait le triomphe d'un généreux sacrifice. Après s'être confessée, elle sortit avec le prêtre et lui dit :

— Ne craignez plus jamais ma faiblesse ; j'ai vu de mes propres yeux quelles en pouvaient être les terribles conséquences. Dorénavant, la douleur me trouvera debout, et aucune plainte ne trahira au prochain le secret de mes combats.

— J'attendais cela de vous, ma fille, dit le prêtre avec fermeté : la douleur est un moyen fécond entre les mains de Dieu pour étouffer les joies égoïstes et réveiller la conscience. Gardez comme un salutaire enseignement la terreur que vous ont causée les larmes de votre sœur, et soyez certaine qu'il vaut mieux pleurer et souffrir soi-même que faire souffrir et pleurer ceux qu'on aime.

Marie-Sophie devait payer d'une expiation plus longue l'insupportable de faiblesse qui lui avait fait repousser la croix.

Au dîner, elle vit sur le visage d'Annonciade la trace sensible d'une douleur vraiment comprimée. La jeune femme, novice dans l'art de souffrir, faiblissait à chaque instant ; des pâleurs et des rougeurs successives trahissaient ses angoisses. Pourtant, la pauvre enfant faisait des efforts héroïques pour dissimuler au public l'état de son âme, mais la gaieté qu'elle affichait avait quelque chose de factice, et son sourire ressemblait à ces pâles rayons de soleil qui se montrent parfois avec la pluie. Elle trouvait d'une longueur insupportable ce repas officiel où elle était le point de mire de tous les regards, de tous les hommages, ce qui lui imposait une contrainte étrangère à son caractère. Elle appelait de tous ses vœux la solitude plus en harmonie avec son affliction.

Dès que madame de Ribienne, en se levant de table, eut donné le signal de la dispersion, elle accourut vers sa sœur, repoussant presque Amédée dont le devoir prescrivait par l'usage était de conduire la nouvelle mariée et de la présenter aux villageois réunis pour la complimenter.

Il s'était aperçu du changement survenu dans l'expression de la figure d'Annonciade. Son air d'enfant, sa gaieté si radieuse, si communicative, la gentille espièglerie de ses mouvements, tout avait disparu en ces quelques heures d'orage, pour faire place à un état de douceur sereine, voisin de la résignation et du sacrifice. Amédée, qui ne savait rien, ne comprenait rien. Il voulait lui parler, l'interroger sur sa pâleur, sur la tristesse qu'il devinait et qui, dans ce jour de fête, le navrait comme le prélude de douleurs infinies.

Mais à tous ces appels, à ses plus tendres prières, Annonciade fut sourde ; car il y avait entre elle et l'âme d'Amédée un effrayant secret qu'elle ne voulait divulguer qu'à la mort. Hélas ! avant que leurs cœurs se fussent épanchés et compris, il se trouvait dans l'âme de la jeune femme un côté fermé à celui auquel, devant Dieu, elle venait de donner sa vie. A

toutes les interpellations d'Amédée, elle répondit invariablement : « Je n'ai rien. » cette phrase de convention si banale ou si triste, puisqu'elle est synonyme de : « J'ai quelque chose que je ne peux pas avouer. »

Le jeune professeur commença à éprouver des inquiétudes pleines d'amertumes. Tous les doutes du passé lui revinrent. Il crut que la jeune femme mesurait déjà la médiocrité à laquelle elle venait de se condamner, et que les regrets la pressaient sur le seuil de ce château dont elle allait quitter la vie dorée.

Que ces soupçons étaient loin de la vérité ! Lorsqu'Annonciade reçut auprès de la serre la révélation du secret de sa sœur, le chagrin qu'elle ressentit fut immense ; mais il porta uniquement et généreusement sur Marie-Sophie. A la réflexion, et mal guidée par l'imagination, la pauvre femme tourna contre elle-même l'arme qui venait de tomber entre ses mains, et travaillant sur cette parole : « Celui dont ma sœur m'a volé l'affection, » elle en vint à penser très sérieusement qu'Amédée avait aimé Marie, qu'il l'aimait encore sans nul doute, et que le soir, où Sophie après l'avoir appelée et interrogée dans sa chambre, lui avait dit : « Tu épouseras et tu seras heureuse, » à ce moment même, elle prenait la résolution de sacrifier ses sentiments et d'amener Amédée au même résultat pour assurer le bonheur d'Annonciade. Tout cela était bien absurde ; mais qu'y a-t-il de plus absurde que les déraisonnements de la passion ? Un peu de réflexion eut remis à la mémoire de la petite fée, qu'en quittant la chambre de Marie, ce jour mémorable qu'évoquait son alarme, elle s'était expliquée au parc avec Amédée, sans que sa sœur aînée eût communiqué avec le jeune homme. Annonciade se garda bien de se souvenir de ce qui aurait pu mitiger sa douleur, elle s'y abandonna. Sous l'empire de ces désolantes pensées, elle sentit non pas décroître son affection, mais mourir à jamais toute espérance de bonheur. C'est alors que se ferma son cœur si tendre, si expansif, déchiré en voyant tous les appuis lui manquer à la fois. Jalouse de sa sœur, elle se croyait forcée de l'admirer, et liée à un homme qui, pensait-elle, s'était dévoué en l'épousant.

Vingt fois elle fut sur le point d'interpeller Marie et de lui demander la vérité ; puis elle s'arrêta devant la douleur d'assurer ses craintes. Alors, elle chercha à deviner dans les regards, dans les paroles, dans les gestes, dans la tenue d'Amédée, les sentiments de tendresse qu'il pouvait nourrir pour sa sœur ; il lui sembla qu'ils étaient de nature à justifier ses angoisses et sa douleur.

Après avoir conduit Annonciade au milieu du parc, où l'attendait une députation de jeunes filles chargées d'interpréter les vœux des gens du village et d'offrir leurs cadeaux, après s'être soumis à l'usage qui veut qu'à la première table où s'assoient les anciens du pays, le marié trinque familièrement avec ces bons paysans à la santé de la mariée, cette reine du jour, Amédée s'éclipça pour prendre le bras de Marie-Sophie et lui demander l'explication du changement étrange et subit qui s'était opéré dans la manière d'être d'Annonciade. Ils avaient fait à peine quelques pas sous les arbres, qu'un bruit partit des groupes en lumière leur fit tourner la tête et les fit revenir au point de départ.

Annonciade ouvrit la danse avec le fils du maire du village ; elle aurait bien voulu échapper à cette obligation, car ses forces décroissaient à chaque instant, et la lutte que son cœur venait de soutenir contre les interrogations affectueuses d'Amédée avait achevé de la briser.

Mais que de commentaires n'aurait-on pas fait sur son compte, si elle s'était soustraite à un usage aussi ancien que le village ? Cependant, elle ne put aller jusqu'au bout ; quand elle vit Amédée s'éloigner avec Marie-Sophie, le front chargé d'ennuis, un malaise indéfinissable s'empara de la jeune femme ; la jalousie fit une invasion terrible dans son âme, et un cri sortit de ses lèvres.

Les voisins d'Annonciade la reçurent à demi-évanouie dans leurs bras, et Marie-Sophie, dont ce léger tumulte avait éveillé l'attention, revint précipitamment vers sa sœur, laissant Amédée s'enfoncer seul dans les allées les plus solitaires du parc.

— Qu'as-tu ? cria-t-elle à Annonciade, la voix altérée par l'inquiétude.

— Remplace-moi, dit la jeune femme parlant avec effort, je suis épuisée.

La pâleur de son visage et de ses lèvres, la sueur qui perlait à la racine des cheveux, indiquaient mieux que des mots la souffrance d'Annonciade. Marie-Sophie la soutint tendrement, et, la voyant défaillante, la conduisit à un banc autour duquel accoururent, malheureusement confondus, les amis et les indiscrets, avides de découvrir un secret et d'épier une intime douleur.

— Qu'on ne s'occupe pas de moi, murmurait la pauvre jeune femme, intimidée par cet entourage qui la regardait curieusement ; ma sœur, je t'en prie, que chacun retourne à la fête.

Marie-Sophie alla vers les bons villageois :

— Continuez vos danses, leur dit-elle ; Annonciade éprouve un peu de fatigue, cela ne sera rien et ne doit mettre aucun obstacle à vos plaisirs.

Quoi qu'elle fit, la fête perdit son attrait. La présence de la mariée était indispensable à l'entrain général. Sa jeunesse, sa gaieté faisaient partie du programme ; elle devait être l'âme de la journée.

Bientôt des groupes se formèrent. Des propos de toute nature se mirent à circuler, surtout entre les personnes dites du monde : comme pour payer en ingratitude la généreuse hospitalité des châtelaines. On entendait :

— Ah ! ma chère, qu'en dites-vous ? Il est plus clair que le jour que c'est la mère qui a fait ce mariage ; la petite n'y tenait pas ; elle est si jeune et si étourdie ! A présent, elle se repent, mais, comme toujours, c'est trop tard.

— Il paraît que cette fillette à la mine si douce avait une inclination ; cela explique le mariage précipité ; on laisse circuler ses demoiselles comme elles veulent, à la manière anglaise, dit-on, et puis un beau matin on apprend qu'elles ont laissé leur cœur en route, et on prend le précepteur du fils pour éviter une alliance plus désastreuse encore.

— C'est bizarre, mon ami, une mariée qui se trouve mal en dansant... on pourrait bien en augurer que le cœur n'est pas très content.

— Pauvre petite, disaient d'autres, on l'a sacrifiée ; on le voyait assez toute la journée ; elle était pâle comme une morte.

— Au dîner, elle n'a rien mangé, et j'ai vu des larmes dans ses yeux.

— Comment, vous l'avez vue pleurer ?

— Au moins, j'ai vu ses yeux humides.

— Monsieur Arroy l'a vue pleurer...

Le propos alla grossissant, comme le secret de la Fontaine,

et, quelques heures après, les bons Argentanais rentrés chez eux ne parlaient que du désespoir d'Annonciade qu'on avait mariée par force.

Et ceux dont on s'entretenait si indignement s'adoraient l'un et l'autre, quoique séparés du bonheur.

Les deux sœurs étaient remontées ensemble dans l'appartement. Marie-Sophie donna ses soins à Annonciade et lui prodigua mille caresses, mais elle ne lui demanda plus : « Qu'as-tu ? » Elle savait trop bien que de ses paroles imprudentes et coupables était éclos ce chagrin. Il lui sembla que le silence et le temps valaient mieux pour le repos de la jeune femme qu'une complète explication, et quoiqu'elles eussent toutes les deux la pensée toujours fixée sur le même sujet, il ne vint point à leurs lèvres. Pour la première fois depuis tant d'années d'étroite et chère intimité, Annonciade et Marie-Sophie évitaient presque de se regarder, et se quittèrent sans avoir éclairci l'erreur déplorable qui devait jeter son ombre désolée sur la vie entière de la petite fée.

Ce genre d'explication n'a pas de lendemain ; en s'embrassant avant la nuit, les deux sœurs savaient bien que jamais plus leurs lèvres ne s'ouvriraient sur les événements de cette journée ; longtemps Annonciade tint sa tête appuyée sur la poitrine de sa sœur, poussant de longs soupirs que Marie étouffait sous ses baisers, et ainsi s'acheva cette triste soirée si différente des espérances caressées le matin, alors que le voile des plus douces illusions enveloppait les heures à venir.

Le lendemain, madame de Ribienne, inquiète de l'indisposition qu'avait subie Annonciade et dont elle ignorait la cause, conjura son gendre de renoncer au voyage projeté, et de laisser auprès de sa mère et de sa sœur cette enfant chérie, qui avait besoin de soins et de repos. Amédée y consentit sans peine. Le voyage rêvé en des jours heureux, et déjà si loin, avait perdu toute sa séduction, depuis qu'une inexplicable froideur était venue enlever au jeune professeur sa confiance dans l'affection d'Annonciade. L'union seule du cœur et de l'âme pouvait le rendre heureux, et soudain, sans qu'il sût quelle en était la cause, cette union lui était interdite, ce trésor se fermait. Son cœur ouvert et loyal recevait une blessure mortelle de l'invariable réponse d'Annonciade à toutes les questions affectueuses qu'il lui avait adressées : je n'ai rien ! quand tout en elle dénotait une peine profonde. L'imagination d'Amédée se monta douloureusement. Il supposa qu'au milieu du monde riche et titré qui l'avait entourée, elle avait entendu quelque blâme ou reçu certain avertissement détourné dont elle gardait la cruelle atteinte. A quoi bon alors le voyage qui devait emprunter la majeure partie de son charme à l'accord de leurs âmes, puisque leurs âmes étaient désunies ? Maintenant la solitude leur serait à charge à tous deux ; il valait mieux laisser auprès de la famille celle dans le cœur de laquelle il avait espéré la remplacer.

Mais quand ce projet fut soumis à la jeune femme, elle fit une sérieuse opposition. Elle insista avec une vivacité d'enfant sur l'accomplissement de ce voyage, affirmant que le mouvement et la distraction la guériraient.

— Je veux voir la Suisse, répétait-elle, avec une insistance étrange dans un caractère jusque-là indécis et sans volonté personnelle.

— Tu feras ce voyage aux vacances, disait madame de Ribienne, dans son ignorance des causes morales qui agitaient la jeune malade. A cette époque, si Médéric est mieux, Marie-Sophie pourra vous accompagner et te prodiguer les soins maternels auxquels tu es habituée.

A cette proposition qu'Amédée appuya énergiquement, Annonciade fut prise d'un tel frisson au cœur qu'elle comprit à l'instant qu'une séparation entre sa sœur et elle, non point momentanée, mais continue, était indispensable à son repos ; que les anciennes habitudes, les relations tendres et intimes avaient perdu la sécurité qui en fait tout le charme et seule leur donne du prix. Il fallait que ce voyage eût lieu maintenant, et qu'ils le fissent seuls. Annonciade le répéta sur un ton qui n'admettait pas de réplique, qui blessa sa mère, affligea profondément Marie-Sophie et causa de l'humeur à Amédée.

Donc, ils partirent le soir. Beaucoup de larmes furent versées qui ne révélaient que bien imparfaitement les plaies dont tous ces cœurs étaient atteints. Annonciade se serra longtemps contre sa sœur, l'âme pleine des cris étouffés sur les lèvres. Il y avait de la douleur, de l'effroi, de la jalousie et de l'affection dans ses caresses.

Elle semblait demander la vie à celle qui lui avait donné la mort. Elle observa jalousement Amédée quand il fit ses adieux à Marie-Sophie, et il lui sembla que tous deux étaient très pâles, très émus, et qu'en baissant la main de sa belle-sœur le jeune homme avait tressailli. Sa seule excuse, c'est qu'elle regardait avec un cœur malade.

Elle monta en voiture agitée d'un tremblement nerveux en criant : « Adieu, ma mère ! » comme se dit l'adieu éternel sur le lit d'agonie.

La pauvre jeune femme n'éprouvait plus qu'un seul ardent désir, celui de fuir, de s'éloigner pour toujours des lieux où elle avait connu la souffrance sous la forme la plus aiguë. En voyant Amédée serrer avec une sainte affection les mains de Marie-Sophie, en lui disant : « Combien vous allez nous manquer, oh ! ma chère Marie, » Annonciade se répéta intérieurement qu'elle ne suffisait pas à son mari, qu'elle ne lui suffirait jamais, et c'est alors que sortit de son cœur cet adieu suprême qui déchirait l'oreille comme un sanglot.

Nous allons, pour quelque temps, les suivre dans leur voyage et quitter Marie, non sans avoir appris au lecteur que le châtiment le plus cruel de sa faiblesse fut l'éloignement de sa sœur, éloignement dont elle comprenait toute la portée morale. Ce n'était pas la distance, pas le pays étranger qui les séparaient, mais cette plaie creusée au cœur d'Annonciade et que l'absence et la séparation pouvaient seules guérir. Marie était l'instrument malheureux, sinon coupable, de cette cruelle position ; elle en accepta sans murmure et sans révolte les déchirements. Le départ de la petite fée avait amené à Remillac une profonde solitude, elle était le bruit joyeux de la maison-elle en était le soleil. Marie-Sophie se trouva subitement en face d'un vide affreux et pendant quelques jours, un véritable effroi s'empara de son âme. La présence d'Amédée marié à sa sœur lui rendait le triomphe facile surtout avec l'affection qu'elle portait à Annonciade et le désir ardent qu'elle avait de son bonheur. L'absence, au contraire, cher lecteur, vais-je me faire comprendre ? l'absence, en rendant le devoir moins sensible, donnait au souvenir une douceur qui n'était pas sans danger.

(A suivre)

— L'importation du lard américain vient d'être prohibée en Grèce.

Une invention utile et de haute nécessité

Tout le monde sait que sur la rive nord du St-Laurent, principalement en aval de la rivière Saguenay, reposent de riches et abondants dépôts de sable ferrugineux vulgairement connu sous la désignation de sable noir. On n'a pu, malheureusement, jusqu'aujourd'hui tirer parti de cette grande richesse, faute d'une machine propice pour séparer le fer du sable commun, avec lequel ce précieux métal est plus ou moins mêlé. Aussi, est-ce avec plaisir que nous apprenons que M. F. P. Rouleau, de l'Isle Verte, P.Q., frère du juge Rouleau, d'Aylmer, a obtenu une patente pour une machine appelée à rendre d'importants services aux intéressés dans l'exploitation de cette grande richesse minérale.

La partie la plus remarquable de cette invention est un cylindre de trois pieds de long sur deux pieds de diamètre, dans lequel douze cents bobines sont placées et distribuées de manière à ce que leurs extrémités, recouvertes d'une mince plaque d'acier, forment l'extérieur du cylindre. Les autres bouts de ces bobines sont vissés sur des pièces de bois franc, fixées à l'intérieur du cylindre de manière à recevoir les douze cents bobines. Ces plaques d'acier, qui forment la surface du cylindre, agissent comme de puissants aimants au moyen d'un courant électrique communiqué aux bobines par des fils conducteurs placés aux extrémités du cylindre. Ce cylindre est en partie couvert par une bande de toile sur laquelle tombe le sable; et, en passant sur les aimants, la partie ferrugineuse de ce sable y adhère jusqu'à un point, de l'autre côté, où les aimants cessant soudain leur action, elle retombe alors dans une boîte disposée tout exprès pour recevoir la précieuse récolte.

On a calculé que "l'Electro Séparateur," tel est le nom de l'invention—peut nettoyer et séparer entre quarante-cinq à cinquante tonnes de sable ferrugineux par jour.

L'espace nous manque pour parler des autres parties de la machine, comme par exemple le fourneau au-dessus duquel est une table pour sécher le sable et le distribuer au cylindre électrique par le moyen de la bande de toile. Nous pouvons dire cependant que la machine est complète dans son fonctionnement et rendra nécessairement d'importants services aux propriétaires de cette richesse minérale.

LES ARMES A FEU ET LA GUERRE

Un journal militaire prussien établi par des chiffres que depuis l'usage général des armes à feu dans les armées, les guerres ne sont pas plus meurtrières qu'auparavant. L'action et l'effet sont plus prompts, plus courts et plus décisifs. C'est une averse comparée à une pluie fine et persistante.

Les pertes de soldats par suite de maladie ont considérablement diminué dans les guerres de la seconde moitié de ce siècle. Dans la guerre de Crimée, pendant l'hiver de 1854-55, les maladies ont enlevé aux Anglais 10,000 hommes sur 29,000, tandis que dans la campagne de France, les Allemands en ont perdu 12,000 par suite de maladie, contre 28,000 soldats restés sur les champs de bataille.

En somme, les combats étaient jadis plus sanglants qu'aujourd'hui et les maladies beaucoup plus pernicieuses. A Kollin, les Prussiens perdirent par ces deux causes 40 0/0 de leur effectif, à Zorndorf 38 0/0; à Kunersdorf 40 0/0.

La perte des Autrichiens à Aspern fut de 30 0/0 et celle des Français de 50 0/0 de leur monde. A Lutzen, les corps prussiens furent réduits de 30 0/0. A la bataille de Leipzig, le corps d'York perdit 25 0/0 de son effectif dans une lutte de trois heures. A Waterloo, le quart de l'armée anglaise fut détruit, tandis qu'à Sadowa la perte des Autrichiens ne dépassa pas 11 0/0 et celle des Prussiens 4 0/0. La proportion s'est élevée pour les Allemands, à Wœrth, Spickeren et Mars-la-Tour de 12 à 22 0/0.

SOLDAT ET SŒUR DE CHARITÉ

Un officier nous racontait—c'est le général Ambert qui parle—qu'il avait rencontré du côté de Châlons, marchant vers Paris, une sœur de charité et un soldat. Celui-ci était aveugle, par suite d'une blessure à la tête. Les prussiens l'avaient abandonné sur la route, et ses camarades, conduits en captivité, n'avaient pu le secourir. Les portes s'étaient fermées devant le soldat mutilé, et le malheureux, couvert de l'uniforme français, avait dû mendier un morceau de pain pour vivre, un peu de paille pour dormir! Il serait mort au carrefour du chemin sans la sœur de charité.

Au terme d'une carrière fort orageuse, passée en partie en Afrique aux compagnies de discipline, ce soldat ne possédait aucun bien: d'un caractère violent, d'une humeur difficile, il semblait repousser toutes les sympathies. La sœur de charité prit cet homme par la main

pour le conduire aux Invalides, où, disait-elle, il trouverait un asile.

Tous deux marchaient à pied le long du chemin, lui, sombre et silencieux, elle, soutenue par la charité. La sœur demandait des secours pour son soldat, elle le nourrissait de la meilleure part, et se faisait la servante de ce pauvre.

Les étapes succédaient aux étapes; on marchait dans la pluie, dans la neige, on vivait de peu, on souffrait, et le soldat se plaignait souvent. La sœur lui rendait le courage en le faisant rougir de sa faiblesse.

Peu à peu, elle lui parla de Dieu, elle lui parla d'une autre vie, et cet homme, qui ne voyait plus, se prit à écouter.

Par une belle matinée, l'aveugle fit observer qu'il entendait le chant des alouettes. Il s'arrêta pour écouter, et un rayon de lumière sembla passer sur le front du vieux soldat.

Alors la sœur le fit agenouiller.

Vous eussiez vu sur cette grande route cet homme bronzé par la guerre, sans croyances, sans foi et sans pensées. Il était là, le front levé vers le ciel qu'il ne voyait plus, les mains jointes, son bâton et son képi dans la poussière près de son sac, et, debout devant lui, la sœur de charité lui faisait répéter sa première prière; le vieux vétérans disait: Notre père qui êtes aux cieux.

Deux larmes glissaient sur les joues pâles de la sœur de charité.

Elle venait de rendre une âme à Dieu. Pendant la nuit, le soldat dormait sur la paille d'une grange, tandis que la sœur avait été recueillie par la gouvernante d'un curé de campagne. La sœur passa la nuit en prières.

Le lendemain, ils se remirent en route. La sœur était pensive et le soldat murmurait une prière. Pour prendre un instant de repos, on s'assit sur le rebord d'un fossé.

Alors la sœur dit au soldat:

— Vos yeux n'ont pas été directement atteints par la blessure. Au milieu de ces ambulances, les médecins n'ont pu que cicatrifier la plaie de la tête. Je n'ose vous donner un espoir qui n'est peut-être qu'un rêve; mais j'ai formé un projet. Au lieu de vous conduire aux Invalides, je vous amènerai près des meilleurs chirurgiens, chez les meilleurs oculistes de Paris, et je les prierai à genoux de vous donner leurs soins par amour de Dieu, et aussi par patriotisme. Si le bon Dieu vous rend la lumière, soyez bon chrétien, me le promettez-vous?

Le vétérans tomba à genoux, le front dans la poussière. Il resta longtemps sans prononcer une parole, et des sanglots agitaient tout son être.

Dieu vit les deux voyageurs, et laissa tomber sur eux son regard.

Dans cette solitude des champs, loin de la demeure des hommes, une pauvre femme faisait de la charité, et trois mois après, le miracle de cette fille du ciel était accompli.

Le soldat avait recouvré la vue. La sœur, rentrée dans l'école, enseigne à lire aux petites filles des paysans.

Si vous allez à l'église de Notre-Dame-des-Victoires, à Paris, vers cinq heures du soir, vous y verrez un homme âgé, agenouillé près de la grille de l'autel.

C'est le soldat qui prie pour la sœur de charité!

LE TABAC A PRISER

M. Pierre Véron, dans une de ses savantes chroniques du *Monde Illustré*, de Paris, cite l'anecdote suivante qu'Alexandre Dumas, père, contait sur Méry:

"Dumas faisait route avec Méry. Il s'agissait d'un projet de collaboration pour un grand drame. Après avoir causé en chambre, on était descendu dans la rue, l'on continuait à discuter tout en marchant.

"Au beau milieu d'une scène verbalement ébauchée, Méry lâche Dumas et pénètre dans une boutique. Il en sort trois minutes après, tenant un cornet de tabac. Il y prend une prise, le jette et se remet à débattre le plan entamé.

"Un peu plus loin, comme Dumas exposait une situation palpitante, il se retourne. Plus de Méry. Son interlocuteur est encore entré chez un marchand de tabac. Il en sort avec un autre cornet, y prend une autre prise et le jette.

"Recommencement de la conversation, coupée par un troisième arrêt de Méry, qui ressort avec un troisième cornet où il prend une troisième prise et qu'il jette comme ci devant.

"— Ah! ça, finit par lui dire Alexandre Dumas, qui avait suivi tout le manège, pourquoi, mon cher, n'avez-vous pas plutôt une tabatière?

"— Non... jamais, dit Méry avec conviction... j'en prendrais l'habitude."

— Les maladies de Bright, des rognons, diabète et autres, lesquelles nous tourmentent tant, ne sont rien si l'on fait usage des Amers de Houblon. Tous les autres remèdes qui sont employés ne guérissent jamais radicalement.

NOTES COMMERCIALES

(Du *Moniteur du Commerce*)

Deux wagons dortoirs viennent d'être manufacturés en Canada pour les chemins de fer australiens.

Les houblons sont actuellement assez cher pour mériter le nom de "diamants de brasseurs," sous lequel on les désigne depuis quelques mois.

M. J. H. Dwyer a vendu sa mine de phosphate de chaux, située à Templeton, pour une somme de \$50,000 à une compagnie américaine.

La compagnie Anglo-Saxonne, de lait condensé, fondée par le consul américain Page, en 1866, avec un capital de \$12,000, possède aujourd'hui un actif de \$2,000,000, et a produit l'an dernier 30,000,000 de boîtes de lait condensé.

M. Alex. Gibson se propose d'ériger une manufacture de coton à Marysville, Nouveau-Brunswick, qui pourra donner de l'ouvrage à 600 ouvriers.

La transformation, au cap de Bonne-Espérance, des bergeries en fermes s'occupant de l'élevage des autruches, a fait baisser le prix des plumes de 60 p. c. depuis un an.

Le Maine a quarante fabriques de fromage, percevant chacune, en moyenne, le lait de 107 vaches. La fabrique la moins importante transforme le lait de 60 vaches et la plus importante celui de 500.

A Monticello, Floride, presque en vue du Palais de Justice, on cultive le melon d'eau sur une étendue de 300 acres, et les pommes de terre sur un espace de 90 acres. La récolte de ces deux champs est estimée à \$20,000.

Les noyaux d'olive sont actuellement employés à la falsification du poivre. L'aspect microscopique de la construction cellulaire de ce produit est telle qu'il est difficile de la distinguer de celle du poivre. Les noyaux d'olive qui, anciennement, étaient considérés comme déchets et employés seulement comme engrais ou combustible, valent aujourd'hui \$50 la tonne.

Les compagnies de New-York, employant l'électricité pour éclairage ou dans tout autre but, étudient actuellement les meilleurs moyens à adopter pour conduire leurs fils sous terre. Les fils aériens sont devenus si nombreux et si gênants, que les autorités de la ville sont parfaitement décidées à ne plus accorder une seule permission autorisant la pose de nouveaux fils.

La *Tribune*, de Brandon, annonce qu'un Montréalais est arrivé dans cette ville, par un train de fret, après un voyage de huit jours seulement. Le train était composé de dix-sept wagons de marchandises, le temps pris pour un tel trajet est remarquablement court et très encourageant pour les commerçants du Nord-Ouest qui peuvent ainsi recevoir leurs marchandises quelques jours après les avoir achetées.

La coupe des billots dans le Minnesota a été pendant l'hiver dernier de 435,000,000 de pieds. Cette quantité est d'environ de 50,000,000 de pieds au-dessus de celle coupée de la saison précédente. Tous les marchands de bois s'accordent à dire que le résultat de la dernière campagne a été extraordinairement bon et dépasse de beaucoup les prévisions faites au début de la saison.

Le bois de cerisier a remplacé le noyer noir dans la belle ébénisterie, et maintenant un autre bois, négligé jusqu'à ce jour, vient de prendre sa place au premier rang des espèces recherchées pour l'exécution des beaux travaux. Nous voulons parler du cèdre. Les terres portant ce bois augmentent de jour en jour aux Etats-Unis, et la demande pour le cèdre a considérablement augmentée pendant quelques années.

Décidément, les Japonais sont gens de progrès, et bientôt, nous l'espérons, nous leur enverrons à notre tour des missions chargées de nous éclairer sur les progrès de toute sorte qu'ils auront réalisés. Le gouvernement vient d'établir un bureau de santé (nous n'entendons pas parler du gouvernement canadien), auquel tout importateur, tout fabricant ou tout vendeur de médecines patentées doit remettre un échantillon de la drogue dont il trafique avec sa formule complète. Pendant la dernière année, le bureau a examiné 148,091 préparations, et en a permis la vente de 58,638 seulement. Ces chiffres sont éloquentes, surtout si l'on songe que chacun de ces nombreux remèdes est déclaré comme devant guérir toutes les maladies connues et inconnues.



DANS LA FORÊT. LA RAISON DU PLUS FAIBLE

NOUVELLES DIVERSES

—C'est demain matin que le meurtrier Chabot sera pendu à Arthabaska.

—Le Saint-Laurent est complètement libre. La navigation est ouverte sur toute la ligne.

—L'université McGill vient de décerner au marquis de Lorne le titre de docteur en droit.

—Le gouvernement russe a approuvé la nomination de douze évêques à autant de sièges vacants en Pologne.

—Un nommé James Cameron vient de mourir à l'âge de 103 ans, à l'asile des vieillards, à Albany.

—Le nouveau règlement défendant de demander l'aumône dans les rues de la ville, est entré en force à Toronto.

—On croit que le cabinet fédéral en viendra à une décision, ces jours-ci, au sujet du creusement du lac Saint-Pierre.

—Ces jours derniers, une mère de famille fut éveillée par les cris de son enfant. C'était un rat qui était en frais de dévorer la figure de son bambin.

—Le steamer *Grappleur* a brûlé au large de l'île de Vancouver, et la plupart des passagers, presque tous Chinois, ont péri.

—Le comte Ferdinand de Lesseps, qui vient d'arriver de son voyage en Afrique, a fait une conférence à Paris, sur le projet d'une création d'une mer intérieure dans le Sahara.

—Une explosion qui s'est produite à la poudrière du gouvernement, à Portsmouth, Angleterre, a détruit l'édifice et causé la mort à six personnes. L'explosion a été accidentelle.

—Les troupes françaises ont remporté une victoire sur les rebelles indigènes dans le haut du Sénégal. Ce succès va probablement assurer la conquête des Français dans cette région.

—Les joueurs de crosse canadiens, qui vont en Angleterre prendre part à un tournoi qui aura lieu dans quelques semaines, sont partis de Portland la semaine dernière par le steamer *Sarnia*.

—On rapporte que M. Paradis, député de Napierville à l'Assemblée législative, a accepté une situation dans le Nord-Ouest, et qu'il résignera son siège dans quelques jours.

—Samedi dernier, Mgr l'évêque d'Ottawa a béni la première pierre de l'église Saint-Jean-Baptiste. Près de quatre mille personnes étaient présentes à la cérémonie. Le coût de cette église, quand elle sera terminée, sera, dit-on, de \$50,000.

—Le tunnel projeté sous la Manche, entre le Pas-de-Calais et l'Angleterre, s'avance déjà, du côté de la France, d'un mille et un quart sous la mer. Les ingénieurs peuvent avancer de 132 pieds par jour. A ce taux, le tunnel pourra être achevé en un an et demi.

—On doit présenter une requête au comité de police de Montréal, demandant que les futures vacances qui se feront dans le corps de police soient remplies par des gens comprenant et parlant très bien le français et l'anglais. Ce n'est pas trop mal.

—Il paraît que le gouvernement de Québec a donné avis au chemin de fer du Pacifique qu'il devait suivre les conditions stipulées dans l'acte de vente, et ériger les hangars à marchandises au coin du chemin Papineau et de la rue Sainte-Catherine.

—Il est arrivé la semaine dernière à New-York 10,056 immigrants, ce qui fait 95,511 depuis le 1er de janvier, contre 132,614 pendant les quatre premiers mois de 1882. L'année courante est donc jusqu'à présent en retard sur la précédente de 37,102 immigrants.

—Après l'armée, la marine. Que va-t-il rester bientôt à ce pauvre czar ? On annonce, en effet, que la police a découvert une fabrique secrète de substances explosibles à Cronstadt, et qu'un grand nombre d'officiers de marine impliqués dans cette révélation d'un nouveau complot, auraient été arrêtés.

—A Trenton (Ontario), M. Heaton, le propriétaire d'une scierie, en voulant constater d'où provenait une fumée intense qui remplissait l'établissement, a trébuché et est allé tomber le cou sur une scie circulaire qui était encore en mouvement. Lorsqu'on le trouva, un quart d'heure après, il avait la tête entièrement séparée du tronc.

—Enfin, le Faux Prophète a subi un échec. Dans un engagement que ses troupes ont eu le 29 avril avec les troupes égyptiennes, sous le commandement du colonel Hicks, le chef rebelle a vu 500 des siens tomber sur le champ de bataille, outre un grand nombre de blessés. Les Egyptiens ont perdu peu de monde et se sont bien battus, au dire du colonel Hicks.

—Les dames de charité ouvriront le bazar annuel destiné à venir en aide aux infirmes de l'Asile de la Providence, le 28 mai courant, à l'orphelinat Saint-Alexis, coin des rues Saint-Denis et Mignonne, et le continueront jusqu'au 31 inclusivement. Un chaleureux appel est fait aux amis des pauvres pour aider ces bonnes dames qui se dévouent avec un zèle admirable à l'œuvre qu'elles ont en mains. Les personnes qui auraient quelques objets à donner en faveur de cette œuvre si éminemment charitables, sont priées de les faire parvenir au parloir de la Providence.

Il ne faut jamais s'alarmer à propos des maladies du foie, des rognons ou de la vessie, surtout quand vous pouvez vous procurer les Amers de Houblon.

TRIBUNAUX COMIQUES

AH ! QUE LES PLAISIRS SONT DOUX

Est-il rien de plus irritant pour le spectateur assis dans une salle de théâtre qu'une tête qui se place sans cesse devant ses yeux ; qui, à l'invitation faite à son propriétaire, se range, puis retourne à sa place première, s'écarte de nouveau à une nouvelle invitation, et revient obstinément intercepter la vue de ce qui captive l'attention du spectateur agacé ?

Bien des gens, s'ils étaient sincères, avoueraient qu'en pareil cas, leur irritation est devenue telle qu'ils ont plus d'une fois formé, pendant un moment, si court qu'il ait été, le souhait abominablement égoïste qu'une puissance invisible vint abattre cette tête et leur permit de voir à leur aise la jambe de la fée ou la grimace du comique de la pièce.

M. Bernardet, qui comparait aujourd'hui devant la police correctionnelle, est une de ces natures nerveuses, irritables et curieuses ; il a asséné une grêle de coups de poing sur la tête d'un pauvre jeune homme qui l'empêchait de voir le spectacle.

Messieurs, dit ce jeune homme au tribunal, ici je n'ai plus de raisons pour taire le motif qui me faisait rester à moitié debout et gêner les personnes placées derrière moi ; mais, ce jour-là il m'était impossible de le dire, et vous allez le comprendre. Une demoiselle dont j'avais fait la connaissance la veille m'avait demandé de la conduire au spectacle... Au spectacle !... jugez de ma position, il faut s'asseoir, au spectacle, et je ne le pouvais pas, étant affligé d'un énorme clou qui m'obligeait de rester debout ou couché. Refuser à cette demoiselle, je ne le pouvais pas au commencement d'une connaissance ; lui dire ce qui en était, c'était me rendre ridicule à ses yeux ; prétexter un manque d'argent, c'était encore pis ; une affaire ?... en pareil cas, les dames n'admettent pas d'affaire plus intéressante que ce qu'elles désirent. Je me décidai donc, au risque de souffrir toutes les tortures de l'enfer, à mener la demoiselle au théâtre. Je m'assieds avec précaution, mais je me relève aussitôt en étouffant un cri de douleur ; il me semblait que je venais de recevoir un coup de bistouri dans une plaie vive... A peine suis-je levé, que voilà monsieur qui me crie : Assis ! Je fais semblant de ne pas entendre. Assis ! répète-t-il plus fort. Je feins de me rasseoir ; je pose mes deux mains sur le banc, et je massieds comme entre deux coussins, ce qui m'empêchait de toucher au banc et rendait ma position incommode et disgracieuse, il est vrai, mais du moins tenable.

Bon ! Au bout de deux ou trois minutes, la jeune personne me dit : "Tenez-moi donc mon éventail." Bon, me dis-je ; merci, me voilà bien. Je feins encore de ne pas entendre ; mais, alors, cette demoiselle me regarde et me dit : "Quelle drôle de position ! Vous êtes assis sur vos mains." Le rouge me monte au visage, je retire vivement mes mains. Je tombe lourdement sur le banc ; je pousse un véritable mugissement, au point qu'on me crie : A la porte ! Je renforce ma douleur et je prends la résolution de rester courbé comme si j'étais assis ; mais j'étais simplement accroupi à 2 ou 3 centimètres du banc : c'était éreintant et impossible. Un moment je pus me tenir comme ça ; mais peu à peu je me relevais, et cinq minutes après j'étais debout. Alors les cris : Assis ! Assis ! recommençaient. J'étais dans une situation effroyable.

M. le président.—Vous avez eu tort d'aller au spectacle, puisque vous deviez gêner vos voisins ; mais le prévenu a eu le tort plus grand de vous frapper.

Le prévenu.—Dame ! monsieur, que voulez-vous ? je ne pouvais deviner que monsieur avait des clous, et, comme vous dites très bien, quand on a des clous, on ne va pas au spectacle ; moi, j'avais donné mon argent, c'était pour voir, et toujours monsieur qui m'empê-

chait... S'il m'avait dit ce qu'il avait, je lui aurais conseillé d'aller se placer autre part.

M. le président.—Il fallait vous plaindre à l'inspecteur de la salle et ne pas frapper cet homme.

Le prévenu est condamné à huit jours de prison, ce qui, après tout, est moins cruel que d'être condamné au supplice si piteusement raconté par le jeune homme à bonne fortune.

LES ÉCHECS

Montréal, 10 mai 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES :

Autres solutions du No. 354.—MM. P. J. D., Montréal ; A. Daurais, Québec.

No. 355.—MM. Eugène Grignon, J. T. Boivin, E. Mat, St-Jérôme ; M. Lafrenais, D. Fabien, L. Dargis, P. Maurien, J. C. Dubé, Montréal ; H. I. Lamoureux, Lowell ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; G. P., Arthabaska ; Honoré M., Louiseville ; H. Bégin, C. H. Provost, Ottawa ; F. Gingras, Trois-Rivières ; V. Gagnon, O. Pigeon, S. Tardieu, Québec ; L. O. P., Sherbrooke ; J. Lafrenière, N. P., Sorel.

PETITES NOUVELLES.

—Le professeur R. A. Proctor, le célèbre astronome, rédige une colonne d'échecs dans le *London Knowledge*, et est en même temps l'éditeur en chef de ce journal.

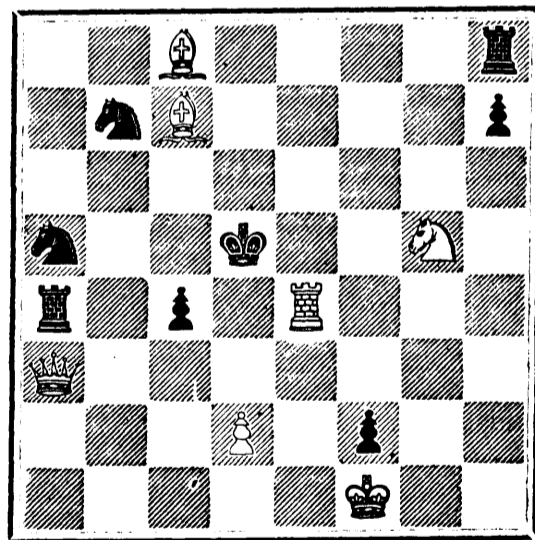
—Plusieurs dépêches télégraphiques, concernant le tournoi d'échecs de Londres, sont arrivées en cette ville ; mais, comme il n'y a rien d'officiel dans ces courts détails, nous préférons attendre les journaux d'Europe afin de donner de plus ample renseignements qui nous le croyons, intéresseront tous les amateurs de cet agréable délassement.

—M. J. W. Shaw, amateur d'échecs bien connu de cette ville, s'est embarqué à bord du *Sarnia*, la semaine dernière, en route pour l'Angleterre, où il doit assister comme spectateur au grand tournoi international. M. Shaw doit aussi visiter le continent et reviendra probablement au Canada vers le milieu d'août. Nous souhaitons une heureuse traversée et un bon voyage à notre ami.

—Le onzième match annuel, entre les Universités de Cambridge et d'Oxford, a eu lieu dans les salons du "Saint-Georges Chess Club." Chaque camp était représenté par sept champions qui ont joué chacun deux parties. La délicate fonction d'arbitre, qui avait été remplie les années précédentes par M. Steinitz, en son absence, cette année, M. Zukertort en avait accepté la mission. Les joueurs d'Oxford, qui ont perdu successivement les derniers matchs, cette fois ont mieux résisté, et ils ont réussi à faire match nul par quatre parties gagnées de chaque côté et trois nulles.

PROBLEME No. 356.

Composé par M. P. MITTRE, à Aix, France.
NOIRS.—8 pièces.



BLANCS.—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION.—No. 356.

Blancs.	Noirs.
1 D 8e TR	1 R pr C (6e C)
2 F 8e R, échec et mat.	Si :
	1 R pr C (4e C)
2 F 2e R, échec et mat.	Si :
	1 R 3e R
2 F 4e FD, échec et mat.	Si :
	1 R 5e R
2 F 6e FD, échec et mat.	

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de MCGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

Les Amers de Houblon sont les plus purs et les meilleurs offerts au public. Ils sont composés de Houblon, de Malt, de Buchu Mandragore et de Dent-de-lion, la plus ancienne et la meilleure médecine connue du monde et qui contient l'essence et les qualités curatives des autres remèdes. Le meilleur purificateur du sang, le régulateur du foie et le meilleur rénovateur du monde. Aucune maladie ne peut durer après avoir fait usage de ces amers, leurs actions étant si variées et si parfaites.

Ces amers donnent la vie et la vigueur au vieil âge et aux infirmes. A tous ceux que leurs occupations occasionnent de l'irrégularité des intestins, du foie ou des rognons, ou le manque d'appétit. Ces amers leur sera d'un bien incalculable comme tonique et stimulant, sans être enivrant. Quelque soient les symptômes, faites usage des Amers de Houblon. N'attendez pas que vous soyez malade pour faire usage de ces amers. Des centaines de personnes ont été sauvées d'une mort prématurée par leur usage. \$500 seront payés pour un cas incurable que ces amers ne pourront soit guérir ou soulager.

Ne laissez pas souffrir vos amis, conseillez-leur les Amers de Houblon.

Rappelez-vous que les Amers de Houblon ne sont pas un remède de charlatans, mais ils sont la plus pure et la meilleure médecine qui a jamais été inventée. L'espoir des invalides, et aucune famille ne peut facilement s'en passer. Essayez-les aujourd'hui.

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 22 avril

GRAVURES : Toilette d'intérieur et de visite (devant et dos).—Calotte d'homme (2 dessus).—Deux écrans.—Quatre dentelles en guipure d'art.—Bande brodée au plumetis.—Dentelle en broderie et application.—Trois chapeaux.—Dos de la toilette vert-mousse.—Toilette en brocart et dentelle (devant et dos).—Toilette noire en statue et dentelle (devant et dos).

TEXTES : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Ne nous induisez pas en tentation (suite et fin).—Tout est bien qui finit bien.—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Revue des magasins et de l'industrie.

COUVERTURE : Récitations en famille.—Solutions des Récitations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORÉE : Deux toilettes.

PATRONS ET BRODERIES.—1er Côté.—Patrons : Corsage à pointe.—Corsage rond.—Corsage à gilet.—Polonoise.—2e côté.—Broderies : Grand rideau.—Deux bonnets d'enfant.—Garniture et entre-deux.—Bordure soustraquée.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec.

Sommaire du "Monde Illustré" du 21 avril

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron.—Nos gravures : M. Marcel Deprez ; Mlle Marie Van Zandt ; Le cadran des Tuileries ; Le théâtre illustré ; Peinture religieuse ; Les lutteurs à la foire au pain d'épice ; L'exposition japonaise ; Les abords du Palais-Royal à Madrid le jour du mariage de l'infante. — Courrier du Palais, par Petit-Jean.—Les deux poètes (suite), par Ch. des Granges. — Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Récitations de famille.—L'hospitalité de nuit.—Le Monde financier.—Les Echechs.

GRAVURES : Mlle Marie Van Zandt.—M. Deprez.—Les ruines des Tuileries ; Phorloge marquant l'heure à laquelle l'incendie l'arrêta (mai 1871).—Le théâtre illustré : *Le Père de Paris*, drame de M. A. Belot ; avant-dernier tableau.—Peinture religieuse, tableau de M. M. Michel.—A la foire au pain d'épice : l'arène athlétique. — Exposition rétrospective de l'art japonais.—A Madrid : Le peuple admis à visiter le Palais-Royal le jour du mariage de l'infante dona Paz.—La maison de l'opticien Gaggini.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

Bureau de poste, New-York.—M. W. H. Wareing, assistant surintendant-général, neuvième division. En parlant de l'Huile de St. Jacob, dit : que d'après les rapports des différents employés qui ont fait usage de cette huile, s'accordent tous à prôner les effets merveilleux de ce remède. L'hon. T. L. James, M.-G. des postes des Etats-Unis, parle fortement en faveur de l'Huile de St. Jacob.

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61 rue Versailles, Montréal.

Solutions justes du problème français No 16

Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Glodu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapière et Antoine Pimonneaux.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

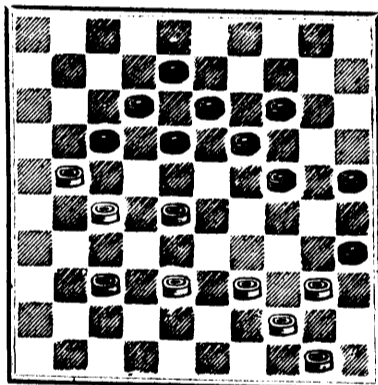
Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE

PROBLÈME No 17

Composé par un amateur hollandais.
NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 16

Blancs—17 11, 25 20, 15 10, 28 23, 32 27, 28 32, 32 28, 48 41, 49 4 prenp 7 et gagnent.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c
caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Echantillons de Cartes d'annonces de Fantaisie, 50c.
Adresse : STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.

Mousseau, Archambault & Lafontaine,

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)

MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, | J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

L'HUILE ST-JACOB
MARQUE DU COMMERCE



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Medecines.

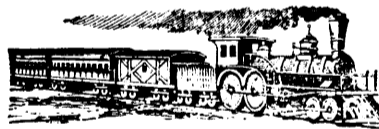
A. VOGELER & CIE.,
Baltimore, Md., U. S. A.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Part de Pointe-Lévis.....	8 10 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	2 55 p. m.
" Trois-Pistoles.....	2 05 "
" Rimouski.....	3 49 "
" Campbellton.....	8 35 "
" Dalhousie.....	9 15 "
" Bathurst.....	11 17 "
" New-Castle.....	12 52 a. m.
" Monoton.....	4 0 a. m.
" Saint-Jean.....	7 30 a. m.
" Halifax.....	12 40 p. m.

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON,
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est,
No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,
Surintendant en chef.
Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.



CANAL LACHINE

Avis aux Entrepreneurs

Des soumissions cachetées, adressées au sous-signé, et portant la suscription "Soumission pour la construction de bassins près des Ecluses St. Gabriel," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, Mercredi le 6me jour de Juin prochain, pour la construction de DEUX CALES ou BASSINS, sur le côté nord du Canal Lachine, à Montréal.

On pourra voir à ce bureau et au bureau du Canal Lachine, les plans et devis des travaux à faire, dès et après MARDI, le 22me jour de MAI courant ; on pourra aussi s'y procurer des formules imprimées de soumission.

Les entrepreneurs devront se rappeler que les soumissions doivent être faites strictement conformes aux formules imprimées.

Un chèque de banque accepté pour la somme de \$2,000 devra accompagner la soumission ; cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat lorsque requis de ce faire aux prix et conditions mentionnés dans l'offre. Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

Le Département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,
A. P. BRADLEY, Secrétaire.
Département des chemins de fer et canaux.
Ottawa, 21 Avril 1883.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

Etc., Etc.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre
12 presses à vapeur.
1 machine patenée à vernir les étiquettes.
1 machine électrique à vapeur.
4 machines à photographie.
2 machines à gravure photographique.
2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perfore, à couper, à marquer presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.
G. B. BURLAND,
Gérant.